C. N. WILLIAMSON

LE COLLIER DE SCARABÉES

STELLA

1, RUE GAZAN. PARIS

40 F

C92848 547

C. N. WILLIAMSON

LE COLLIER DE SCARABÉES

Traduit de l'anglais
par
EVE PAUL MARGUERITTE

CLERMONT-FERRAND SCIU

COLLECTION STELLA
ÉDITIONS DE MONTSOURIS
• RUE GAZAN • PARIS • XIV

C92848

Le Collier de Scarabées

I

SUR LE PAVÉ (1)

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, Valentine? demanda avec impatience M. Edouard Oldsone, directeur du *Courrier de Driffield* (Yorkshire) et beau-père de la jeune fille. Je crois parler clairement. Et il me semble que la buse la plus obtuse (tiens, ça rime!) saisirait du premier coup. Etes-vous, oui ou non, reporter appointée de mon journal, le *Courrier de Driffield?*

Il prononça ces mots avec emphase et continua après avoir repris haleine :

— Je vous dis et vous répète que Mrs. Ben Barstow, la femme du financier, une de nos plus élégantes mondaines, l'épouse divorcée de l'ex-secrétaire d'Etat Gérald Gaynor, une ancienne

(1) Le titre anglais de cette œuvre est : *The Great Situation.*

vedette de music-hall, célèbre par sa beauté et par ses bijoux (notamment par ce collier de scarabées bleus ayant appartenu à la reine Raïa, découvert en Égypte dans les fouilles de la Vallée des Rois et qu'elle acheta un prix fabuleux), veut bien consentir à vous recevoir ce matin même et vous donner une interview qui paraîtra demain matin dans le *Courrier de Driffield*.

— J'ai parfaitement compris, dit Val, d'une voix unie.

— Je vous prie donc d'être à 3 heures tapant au Grand Hôtel du Golf, où sont descendus M. et Mrs. Ben Barstow.

« Mrs. Barstow vous y attendra. Ne soyez pas en retard, car, à 3 h. 30, elle joue au golf avec son mari. Par cette chaleur, je les plains. Je vous délègue, de préférence à Miss Jones, qui est un peu endormie et ne saisit pas aussi vite que vous les nuances. Celle-ci, en votre absence, rédigera l'article que vous devez écrire le jeudi sur les « chiffons et fanfreluches ». Ne vous en inquiétez donc pas. »

— Ce n'est pas pour les chiffons et fanfreluches que je m'inquiète, répondit Valentine Morissey, dite Val, avec un regard bizarre dans ses grands yeux sombres.

Un regard tel que M. Edouard Oldsone, le directeur du *Courrier de Driffield* et beau-père de Val (« Si je n'avais pas été votre beau-père, avait-il coutume de dire à la jeune fille, je ne serais certainement pas devenu votre directeur. »), un regard tel, répétons-le, que M. Oldsone n'en avait jamais vu de pareil dans les yeux de Val.

— Hé bien? fit-il avec impatience. Vous n'êtes

pas déjà partie?... Il n'y a pas de temps à perdre, je vous le répète. Mangez un sandwich en cours de route, si vous voulez, et prenez le tramway jusqu'à l'hôtel. On vous tiendra compte de ces deux dépenses à la caisse. Du terminus, vous aurez à peine un quart d'heure de marche jusqu'à l'Hôtel du Golf.

« Absolument inutile de prendre un taxi. Je n'aime pas qu'on jette l'argent par les fenêtres. Vous avez compris? »

— J'ai parfaitement compris, répondit la jeune fille avec calme, je connais la réputation de Mrs. Barstow et son collier de scarabées bleus.

« Mais si vous désirez faire interviewer cette dame, envoyez plutôt Hélène Jones et j'écrirai, comme d'habitude, mon article : « Chiffons et fanfreluches ».

Le directeur fronça les sourcils. Il n'était pas habitué à cette résistance.

— C'est vous que je veux envoyer et pas une autre, dit-il. Qu'est-ce qui vous prend tout d'un coup? Vous n'êtes pas malade, ni cul-de-jatte, que je sache?

— Si j'allais interviewer Mrs. Barstow, je craindrais de ne pas l'interviewer dans le sens que vous souhaitez. Si vous me laissez entièrement libre d'exprimer mon opinion sur le compte de cette dame, il va de soi que je la verrai volontiers.

Les yeux de la jeune fille, déjà fort grands, parurent soudain immenses. Et on pouvait lire sur son petit visage net un air de décision qui ne lui était pas habituel. Elle redressa sa petite taille qui la faisait comparer à un bibelot de Saxe.

Le directeur du *Courrier de Driffield* parut saisi.

Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il avait soudain l'impression de voir s'éveiller une tigresse dans celle qu'il avait jusqu'à présent considérée comme une brebis. Il eût aimé tirer les oreilles de Val pour lui apprendre; mais ce geste n'est pas toléré de la part des directeurs de journaux vis-à-vis de leurs employées, même quand ces employées sont filles de leur défunte épouse. De plus, Val n'était plus une petite fille qu'on fait obéir au doigt et à l'œil. Elle avait sa personnalité. Le vieil Oldsone découvrait même avec étonnement qu'elle possédait aussi sa volonté propre. D'autre part, il éprouvait une certaine estime, voire de l'admiration pour le courage et l'honnêteté de la jeune fille, et il ne se séparerait d'elle qu'à la dernière extrémité.

Sans compter que Valentine lui était fort utile, pour ne pas dire inappréciable. Elle l'aidait dans la « cuisine » du journal. Val écrivait remarquablement bien. Elle « troussait » avec facilité un article sur n'importe quel sujet et ne manquait pas d'esprit. Elle avait le don du style. Le directeur l'eût remplacée difficilement, surtout dans une petite ville comme Driffield où le talent ne court pas les rues.

Le vieil Oldsone domina donc son impatience et s'efforça d'expliquer avec calme :

— Voici comment il faut interviewer Mrs. Barstow. Cette dame, vous ne l'ignorez pas, occupe une situation des plus en vue, situation due à sa beauté, à la fortune de son mari, peut-être aussi à son retentissant divorce avec Gérald Gaynor, l'ex-secrétaire d'Etat à l'Intérieur. Elle se trouve ici, en voyage de noces avec son second mari, Ben

Barstow, le financier américain, attiré à Driffield par sa passion du golf, sur le golf de Driffield qui est un des plus beaux d'Angleterre. Vous pouvez l'écrire dans votre article, même si elle ne le dit pas.

Il reprit, après avoir soufflé une minute :

— Faites-la parler d'elle, si possible de l'époque où Mrs. Barstow était, à la scène, une de nos étoiles du music-hall sous le nom de Liliane Lotty. Si enfin vous parvenez à lui extraire quelques renseignements sur son ex-mari : Gérald Gaynor, et sur le scandale politique qui amena la démission retentissante de l'ex-secrétaire d'Etat, alors le *Courrier de Driffield* vous devra une interview sensationnelle que tous les grands journaux d'Angleterre reproduiront. Soyez maligne. Même si Mrs. Barstow se refuse à parler de son ex-mari, ce qui m'étonnerait, il vous sera toujours facile de glisser dans votre article quelques insinuations perfides contre Gérald Gaynor. Montrez l'homme politique précipité du faîte de la puissance dans un cloaque de boue. Glissez sur les circonstances, demeurées mystérieuses, de sa chute. Ne craignez pas de le charger à fond : tous ses amis l'ont lâché, y compris sa femme, à la suite du scandale. Il fallait donc qu'il fût coupable ! Peignez-le sous les couleurs les plus noires. Noires comme l'enfer.

— Je croyais que l'enfer était rouge, remarqua paisiblement Miss Morissey.

— Ne raillez pas, ma petite; ce n'est pas le moment, aboya le directeur. Et ce ton ironique n'est pas de mise de vous à moi.

— Excusez-moi, Monsieur, fit Val Morissey. Je

ne raille pas. Si vous vous obstinez à me charger d'aller interviewer Mrs. Barstow, ce sera elle que je peindrai en noir et non son ex-mari, dont je me refuse à prononcer le nom dans un article signé de ma plume.

Edouard Oldsone était chauve. De rage, le sang lui monta si fort à la tête, injectant jusqu'à son crâne, qu'il parut soudain coiffé d'une calotte aussi pourpre que la carapace d'un homard cuit.

— Si je vous croyais, je dirais que vous êtes folle, gronda-t-il. Qu'est-ce qui vous prend de vous ériger en championne de Gérald Gaynor, ex-secrétaire d'Etat, ex-époux de Liliane Lotty, ex-grand homme, jadis au faîte de la puissance, aujourd'hui tombé de son piédestal, et vis-à-vis duquel le *Courrier de Driffield* n'est tenu à aucun ménagement. Nous soutenons le parti politique adverse du sien.

— Son propre comté pourrait se montrer plus loyal. C'est à Driffield que Gérald Gaynor avait été élu député, avant de devenir secrétaire d'Etat, et je crois que Driffield n'avait pas eu à se plaindre de lui! La ville lui doit une école, un hôpital et un asile de vieillards. Quant à ses électeurs, ils ont obtenu de lui tout ce qu'ils souhaitaient comme emplois et sinécures. Quand Gérald Gaynor était au pouvoir, vous réclamiez, à tout bout de champ, sa présence, pour présider les banquets agricoles, les inaugurations de tous genres et jusqu'aux distributions de prix. Maintenant qu'il a démissionné et a perdu son influence politique, tout le monde lui tombe dessus.

M. Oldsone parut médusé de cette sortie véhémente.

Il interrogea, soupçonneux :

— Le connaissez-vous personnellement? Que savez-vous de lui en dehors de ce qu'en ont dit les journaux et la rumeur publique?

— Je ne sais rien de plus sur lui que ce que j'ai lu dans les feuilles; je ne le connais que par ses multiples photographies (du temps où il était puissant, son portrait figurait quotidiennement dans les journaux, et le *Courrier de Driffield* ne se privait pas de reproduire ses traits). Non, je ne le connais pas, mais il se trouve que je me suis fait sur l'homme une opinion différente de la vôtre, une opinion diamétralement opposée. Tout mon bon sens me certifie qu'un mystère entoure cette chute retentissante.

« M. Gaynor n'est pas coupable de concussion, il n'a pas obéi aux motifs vils qu'on lui a prêtés en rentrant dans l'ombre. Tout son passé loyal et probe s'oppose à cette hypothèse. Je ne suis pas sotte, sinon il me serait impossible d'écrire même dans votre feuille de chou. Vous me reconnaissez un esprit assez lucide; eh bien! je vous affirme que Gérald Gaynor est un bouc émissaire, mieux : un héros et un martyr. Et ceux qui aboient après lui aujourd'hui, après lui avoir léché les pieds, ne lui arrivent pas à la hauteur des talons. Et je n'écrirai rien contre lui. »

— Voulez-vous vous taire, petite sotte! Perdez-vous l'esprit? Traiter mon journal de « feuille de chou »? Vous ne pensez pas à ce que vous dites! C'est inouï, inconcevable, exorbitant!... Une feuille de chou!... Le *Courrier de Driffield!*... Qu'est-ce qui vous force d'y écrire?... Vous n'y écrirez plus désormais; Miss Morissey, vous ne faites plus

partie de la maison. La caisse vous réglera ce qui vous est dû.

— Voulez-vous dire que vous me relevez de mes fonctions de rédactrice? demanda Val, très calme.

— C'est ce que je veux dire exactement. Une feuille de chou! Non, mais...

M. Oldsone essayait encore de s'exciter. Mais soudain, sa colère tombée, il s'apercevait de la gaffe qu'il venait de commettre. Aussi, Valentine l'avait poussé à bout par son impertinence. La simple dignité lui commandait d'agir comme il venait de le faire s'il ne voulait pas compromettre définitivement son prestige de directeur du *Courrier de Driffield.*

C'était à la jeune fille de faire sa soumission. Elle serait bien forcée d'en venir là, d'ailleurs, et rapidement.

Orpheline, sans fortune, quel autre moyen d'existence trouverait-elle? Aucun. Les maigres rentes que lui avaient léguées sa mère ne suffisaient pas, loin de là, à assurer sa subsistance. Elle dépendait donc pour le nécessaire, et plus encore pour le superflu, de la munificence de son beau-père et directeur; elle ne pouvait se priver volontairement des cinq livres par semaine qu'il lui octroyait généreusement pour sa collaboration au *Courrier.*

Fatalement, elle devrait céder et présenter ses excuses à M. Oldsone. Du moins, le vieillard essayait de se le persuader.

Pris à son propre piège, il insista.

— Après tout, vous êtes majeure et en âge de

vous conduire seule dans la vie au lieu d'écouter les conseils des gens sensés. Cependant, laissez-moi vous dire que je regrette le mot « feuille de chou » accolé comme épithète au journal que je dirige en toute loyauté. Votre impertinence ne vous portera pas chance, Valentine.

— Je retire « la feuille de chou », mais non mon refus d'interviewer Mrs. Barstow, cette horrible femme, dans le sens que vous souhaitez. Il m'est impossible d'aboyer avec la meute après M. Gaynor, pensant de lui tout le bien que j'en pense. Donc le sort en est jeté. Je vous quitte, mon cher beau-père et directeur. Ce sera peut-être pour moi un bonheur, après tout. Cela va me forcer à prendre le taureau par les cornes et à affronter la vie en face. Jusqu'à présent, sous votre férule, je me suis laissée guider comme une écolière. Nous verrons ce que je peux par mes seuls moyens.

— Vous regretterez ces paroles, dit M. Oldsone, profondément blessé et plus peiné qu'il ne voulait le montrer. Vous mangerez de la vache enragée, ma petite, je vous le prédis, et vous déplorerez amèrement de m'avoir quitté sur un coup de tête incompréhensible.

— C'est possible, fit Val pensivement. Mais je n'agis pas en coup de tête. En refusant de faire l'interview que vous me demandez, j'obéis à un sentiment profond de ma conscience. Cela, je ne le regretterai jamais. Je quitterai Driffield et irai tenter la chance à Londres.

— Oh! Oh! fit le vieillard. Voilà où tendait votre rébellion? Londres! L'éternel miroir aux alouettes. Vous y brûlerez vos ailes, ma fille.

Driffield est un trop petit trou pour Mademoiselle. Il lui faut Londres : quelle misère ! Je vous y souhaite bien du plaisir !

Comme celle-ci ne répondait pas, il se monta :

— Mademoiselle compte sans doute s'adonner à la littérature pure, dans la capitale ? Eh bien ! je ne vous donne pas deux mois, ma petite, pour revenir repentante au bercail. Vous regagnerez la province avec joie. Pour remplir votre poche vide, guettée par l'Assistance publique, vous me supplierez alors de publier, contre un bon prix, dans le *Courrier de Driffield : Les impressions d'une jeune personne réduite à la mendicité dans les rues de Londres.*

— Merci de vos prédictions, cher beau-père, dit Val d'un ton suave. Je ne sais pas s'il y a des asiles à Londres pour jeunes journalistes dans la débine, mais en tous cas, depuis longtemps, les femmes n'ont plus de poches à leurs robes. Je tenterai ma chance, comme d'autres. On verra bien ! Au revoir, monsieur Oldsone, avec tous mes regrets.

Elle avait déjà disparu. Etait-ce pour regagner, afin d'y prendre son stylo, le petit terrier qu'elle partageait avec Miss Jones et que ces demoiselles appelaient pompeusement « leur bureau » ? Si elle mettait sa menace à exécution, Val allait sortir du journal, la tête haute, pour aller régler sa note à la petite pension de famille où elle gîtait, et faire ses malles. Tout au moins sa valise.

Quelques heures s'écouleraient heureusement avant qu'elle pût prendre le chemin de Londres. A la petite halte de Driffield, il n'y avait qu'un train chaque soir, à l'usage des joueurs de golf qui retournent à Londres.

« Donc, conclut M. Oldsone, elle a le temps de faire sa soumission. »

Sa colère était calmée, mais son amour-propre à vif l'empêchait de s'abaisser à retenir Valentine, ainsi nommée parce qu'elle était née le 14 février, le jour de la Saint-Valentin, de même qu'un sentiment plus fort que sa raison poussait Val à partir pour Londres. Mettant les choses au pis, M. Oldsone se persuada que Miss Jones remplacerait momentanément Val si celle-ci persistait dans sa rébellion. Car il ne doutait pas que la jeune fille, en fin de compte, ne revînt bientôt repentante. Valentine ne possédait aucune des qualités nécessaires pour réussir dans une grande ville comme Londres. Elle ne saurait pas jouer des coudes. Elle n'avait rien d'une arriviste. Elle n'était même pas très jolie. Elle écrivait de gentils articles dans le *Courrier de Driffield*, mais de là à faire de la littérature ou à donner de la copie aux grands journaux de Londres, il y avait de la marge!... Cependant, depuis cinq ans qu'elle avait quitté l'école, Val était entraînée au journalisme. Elle écrivait mieux que joliment. « Pourquoi ne réussirait-elle pas à Londres? » songea tout à coup M. Oldsone avec inquiétude. Il fronça les sourcils, préoccupé. Avec Val, il perdrait la meilleure collaboratrice du *Courrier*.

Val avait quitté le bureau directorial d'un air digne, mais, sitôt la porte refermée, une angoisse la saisit. Elle dut s'avouer avec honte qu'elle avait peur. Maintenant, il n'y avait plus à reculer. Le vin était tiré, il fallait le boire. Après tout, depuis si longtemps, elle soupirait après Londres!

M. Oldsone se trompait en croyant que Val

n'avait jamais fait que du journalisme. Le journalisme avait été pour Val une école, un point de départ. Elle avait écrit des contes, un roman et même une pièce de théâtre. Les contes qu'elle avait envoyés à des journaux de Londres lui avaient été retournés, certains avec force compliments qui lui laissaient de l'espoir.

Dans le roman, elle avait mis beaucoup d'elle-même. Valentine n'avait pu résister à la tentation de l'adresser, sans grand espoir, au directeur de la grande revue londonienne du *Cosmos*.

Mais plusieurs semaines déjà s'étaient écoulées depuis le jour où elle avait expédié, par la poste, scellé dans une grande enveloppe, avec l'adresse magnifiquement calligraphiée, son manuscrit, à M. Chester Winston, directeur du *Cosmos*.

Depuis, elle avait eu fort à faire pour le *Courrier*, ce qui l'avait empêchée de trop songer à son envoi. Mais, comme un leitmotiv dans une symphonie, sous ses préoccupations quotidiennes, perçait constamment cette pensée plus indidieuse que le bruit de la mer dans un coquillage :

« S'ils acceptaient mon roman pour le publier? »

Comme le temps passait n'apportant du *Cosmos* aucune réponse, bonne ou mauvaise, l'espoir vacillant de Val s'éteignit brusquement, comme une bougie soufflée par un courant d'air trop vif.

Val avait été bien imprudente de brûler ses vaisseaux auprès de M. Oldsone. Quel autre moyen d'existence trouverait-elle à Londres?

Pouvait-elle cependant agir autrement et aller interviewer, dans le sens que souhaitait M. Oldsone, l'ex-M^me^ Gérald Gaynor? Non! Non! Non! Mille fois non!

Outre les motifs avoués au directeur du *Courrier de Driffield* pour se refuser à cet interview, Val en avait un autre qu'elle tenait secret et qui, chose curieuse, se référait au roman que Val avait envoyé au *Cosmos* et qu'elle avait intitulé : *Une Ténébreuse Intrigue.*

Le héros de son roman n'était autre que l'ex-mari de Mrs. Barstow : Gérald Gaynor, et le sujet de son intrigue lui avait été fourni précisément par la mystérieuse affaire Gaynor.

Oh ! Elle avait changé les noms et arrangé l'histoire à sa manière. Les héros du drame ne s'y reconnaîtraient pas. Mais enfin c'était une interprétation du scandale politique qui, un an auparavant, avait passionné l'opinion publique.

Le démarquage était suffisant pour que nul autre ne pût l'accuser d'avoir transposé dans son livre la tragique aventure de Gérald Gaynor.

Val avait fait de l'ex-secrétaire d'Etat un héros plus parfait, plus surhumain que l'original (en admettant que Val eût deviné la vérité et que Gérald fût innocent de ce dont on l'avait soupçonné).

Et elle avait peint la femme : Laurel (en l'espèce Liliane Gaynor, aujourd'hui Liliane Barstow), sous des couleurs plus noires peut-être que ne le méritait la jeune femme. De Ben Barstow, Val avait fait, sans doute à tort, mais pour que le roman fût plus vivant, un aventurier de grande classe. Lui ne se reconnaîtrait certainement pas dans le personnage du traître.

La figure dominante du livre était naturellement Gérald, que dans son roman Val appelait *John Garth.*

Si jamais ce récit passionnant voyait le jour, toutes les femmes se rangeraient certainement du côté du héros, trahi par sa propre femme, et attendraient fébrilement la réhabilitation finale.

Ce sujet s'était imposé à la jeune fille, un soir, avec la force d'une inspiration. Mais, au lieu de laisser le drame sans solution et les méchants impunis (dans son idée les méchants étaient Liliane Barstow et Ben Barstow), Val avait conclu par une fin tragique qui nouait tous les fils épars du drame demeuré dans la réalité mystérieux, et impliquait un châtiment terrible pour les coupables. Pour Barstow (devenu dans son roman : Burleigh Boyne), Val avait imaginé une fin brutale, digne de l'aventurier.

Liliane (devenue dans le roman, Laurel), qui avait trahi ignoblement Gérald, le meilleur des hommes, pour un escroc, se voyait ruinée et réduite à la misère, ce qui, pour cette femme, avide d'argent, était la plus terrible des punitions. Au lieu d'être un milliardaire, comme Laurel l'avait cru, Boyne vivait d'expédients. En quittant Gérald pour Burleigh, Laurel avait lâché la belle proie pour l'ombre. De plus, elle avait, par sa rapacité, causé la ruine de l'homme qui eût pu, si elle avait été plus patiente et moins vile, lui assurer par la suite une magnifique situation dans le monde.

Dans le roman de Val, lorsque Laurel découvrait l'infamie de son second mari, c'est Gérald le premier qu'elle appelait à son secours, et qui, chevaleresque jusqu'au bout, sauvait du déshonneur celle qui avait causé sa perte.

Cette conclusion avait paru à Val suprêmement moderne et originale. Le titre : *Une Ténébreuse*

Intrigue, lui paraissait bien adéquat au sujet.

Val avait pris avec tant de chaleur la cause de Gérald dans son roman, elle s'était si bien identifiée avec les personnages du livre, qu'il lui eût été impossible d'aller interviewer Mrs. Barstow dans le sens que souhaitait le vieil Oldsone.

Encore moins de dépeindre sous les traits d'un coupable l'ex-secrétaire d'Etat que tout le monde accablait depuis sa retentissante démission.

Pour Val Morissey, Gérald était devenu un héros du roman des plus romantiques.

« A mettre les choses au pis, je pourrai toujours trouver une situation de femme de chambre dans un hôtel de Londres », songea-t-elle en quittant son beau-père.

Elle ouvrit la porte de sa pension de famille et une odeur de choux aigre l'assaillit.

Machinalement, elle jeta dans le hall un coup d'œil sur le casier aux lettres des pensionnaires.

Les seules lettres que recevait Val émanaient d'habitude de directeurs de journaux qui lui retournaient poliment ses « contes » en regrettant que ceux-ci « ne convinssent pas à leur public ».

Or, aujourd'hui, bien en évidence, s'étalait une longue enveloppe à l'adresse de Val sur le coin de laquelle était inscrit en imprimé le nom du plus grand magazine anglais : *le Cosmos.*

II

PREMIÈRE RENCONTRE

Cette grande enveloppe ne contenait pas un manuscrit retourné. C'était une longue enveloppe de vélin bleu renfermant une lettre et rien de plus. Valentine n'en croyait pas ses yeux. Les caractères qui retraçaient le nom du *Cosmos* flamboyèrent.

Posant sur la table le petit paquet de ses objets de bureau qu'elle avait réunis au journal, Val prit la lettre d'une main qui tremblait, sans avoir le courage de l'ouvrir.

« Peut-être m'écrivent-ils qu'ils ont égaré le manuscrit au moment de me le retourner et qu'ils espèrent que j'en ai le double? »

Mais, au fond de son cœur, elle savait qu'il y avait autre chose. Cependant, elle ne voulait pas que l'espoir parlât trop haut en elle. Aujourd'hui surtout : une déception serait particulièrement cruelle.

Elle fendit l'enveloppe, en tira le feuillet et lut :

— Oh! murmura-t-elle, saisie. C'est trop beau pour être vrai! Ces choses-là n'arrivent jamais.

Les mots dansaient devant ses yeux :

« Roman accepté... ci-joint... chèque... cent guinées d'avance... Le roman sera publié sous peu,

en deux livraisons. Serions heureux avoir une option sur le prochain roman de Miss Morissey. »

La jeune fille riait et pleurait en montant dans sa chambre.

Une prière d'action de grâces s'échappa de ses lèvres :

« Sauvée ! sanglota-t-elle. Je suis sauvée. Le ciel me protège. Merci, mon Dieu !... »

***

Venant chercher fortune à Londres, une jeune personne raisonnable serait descendue dans une pension de famille économique, ou bien elle aurait loué une chambre meublée dans laquelle elle aurait vécu de jambon et d'œufs qu'elle aurait fait cuire elle-même, afin de s'arranger pour faire durer six mois au moins les miraculeuses guinées du *Cosmos*.

Mais Val Morissey n'avait rien d'une jeune personne raisonnable ; elle aimait les belles choses et était romantique jusqu'à l'âme, et peut-être à cause de son nom de Valentine. Sait-on dans quelle mesure un nom n'influence pas une destinée ?

Dans l'extase que lui avait causé l'annonce que son roman était accepté au *Cosmos*, elle donna libre cours à sa prodigalité et élit domicile dans un des meilleurs hôtels de Londres, ou depuis longtemps elle rêvait d'habiter : l'hôtel Haridge, hôtel historique où descendaient de nombreuses personnalités du monde politique et diplomatique.

En choisissant l'hôtel Haridge, Val avait ses raisons, ou tout au moins une raison secrète.

« Qui sait, songea-t-elle, si je ne l'y rencontrerai pas ? »

Dès qu'elle se vit au cinquième dans la petite chambre toute blanche, où, les bras étendus, elle touchait presque les deux murs, Val éprouva une vive satisfaction.

Si petite que fût cette chambre et bien que la salle de bains attenante contînt une baignoire à peine assez grande pour s'y tremper, les cent guinées, à ce régime, ne devraient pas faire long feu. Sans compter qu'il lui fallait aussi une robe, un chapeau et des souliers!

Pourquoi, après tout, ne gagnerait-elle pas bientôt d'autre argent, si la chance lui souriait?

Six heures de trajet séparent Driffield de Londres, et il était plus de neuf heures du soir quand Val Morissey, une jeune fille toute menue, aux immenses yeux, au petit visage mat, débarqua devant un vaste monument de stuc blanc. On croirait un moineau au pied de la grande pyramide.

C'est bien à un gentil moineau cherchant des miettes de pain qu'elle faisait songer.

N'est-ce pas Emerson qui a dit : « Ce serait bien amusant de voir le monde à travers les yeux d'un moineau »? Or, les yeux de ce moineau-là étaient grands ouverts et prêts à voir du monde tout ce qu'ils pourraient en observer.

Miss Valentine Morissey se débarrassa de la poussière du voyage et changea de robe. Elle eût pu alors se faire monter un thé et des toasts dans sa petite chambre rose et blanche, puis se mettre au lit et attendre le lendemain pour agir. Mais non, elle voulait commencer à vivre dès ce soir!

Elle mit la robe qui, depuis trois ans, était sa robe de soirée, robe qui avait été d'abord blanche, puis bleu marine, puis noire.

Elle poudra son petit visage mat, puis, à son étonnement, lorsqu'elle se regarda dans le miroir, elle se découvrit jolie, presque belle. Quelle présomption !

Décidément, depuis le reçu de la lettre du directeur du *Cosmos*, elle ne se reconnaissait pas.

Mais son teint avait un éclat inaccoutumé, ses yeux étaient scintillants comme ceux d'une étoile de cinéma; ses lèvres avaient le luisant pourpré de la cerise mûre. Bien brossés, ses cheveux bruns coupés courts brillaient comme un marron d'Inde fraîchement sorti de sa coque.

Elle descendit par l'ascenseur et entra dans le restaurant avec décision, comme une habituée.

Aujourd'hui, dans les grandes villes, les gens qui ne vont pas au théâtre dînent tard. Des dames élégantes, en tenue de soirée, et des messieurs en smoking dînaient autour de petites tables nappées de blanc, qui, aux yeux troublés de la jeune fille, apparurent, sur le parquet ciré, comme des nénuphars affleurant à la surface d'une mare bien éclairée. Une musique entraînante jouait les airs à la mode.

— Je suis seule, dit Val au maître d'hôtel avec humilité, tout comme si elle n'était pas un futur auteur à succès.

Il la guida vers une petite table, placée à l'écart; Val s'assit, un peu émue.

Lorsqu'elle leva les yeux, elle aperçut à une table voisine, lui faisant face, une physionomie bien connue, celle de l'ex-secrétaire d'Etat Gérald Gaynor.

Val n'éprouva pas une très grande surprise Avait-elle espéré secrètement le rencontrer à

l'hôtel Haridge? Sans doute. Si elle fouillait au fond de son subconscient, ne découvrirait-elle pas qu'elle avait choisi cet hôtel uniquement parce qu'elle savait, par les journaux, que Gérald Gaynor descendait dans cet hôtel quand il venait à Londres.

Oui, elle avait lu cela au moment de « l'affaire Gaynor », lorsqu'on avait étalé au grand jour les faits publiés et cachés de la vie de cet homme en vue, lorsque Gaynor avait gravi le dur calvaire dont l'horreur avait rangé Val parmi ses défenseurs.

Elle l'admirait tant! N'était-elle pas la seule à avoir deviné le drame secret de son héros? Quoique n'ayant jamais vu Gérald Gaynor, sauf sur des photos, des instantanés ou au cinéma, lorsque, « étant au faîte du pouvoir », il figurait en première page des journaux, elle le reconnut aussitôt sans hésitation. C'était bien là l'homme à cause duquel Val avait renoncé à sa situation stable de journaliste au *Courrier de Driffield*.

Val ignorait jusqu'alors que l'ex-secrétaire d'Etat fût actuellement à Londres, sachant qu'il avait commencé une vie nouvelle comme éleveur au Canada, coupée, il est vrai, de fréquents séjours en Angleterre. D'où, malgré tout, un espoir informulé qui s'était miraculeusement réalisé.

N'était-ce pas un miracle qu'elle, Valentine, petite journaliste sans fortune, pût actuellement habiter l'hôtel où descendait le fameux ou infâme, selon certains, Gérald Gaynor, à chacun de ses séjours à Londres.

Elle feignit d'étudier le menu, mais ne put en lire une ligne.

« Quelle chance! songeait-elle, que je me sois

disputée avec M. Oldsone, précisément avant-hier, et que mon roman ait justement été accepté à ce moment-là, ce qui m'a permis de descendre là, dans cet hôtel coûteux. C'est *lui* qui m'a porté bonheur, puisque c'est lui le héros de mon roman ! »

Cette coïncidence était inouïe. Il apparut à Val avec évidence que ce n'était là que le début de l'aventure, qu'un lien magnétique unissait déjà Gérald et Val.

Tout en mangeant d'un air distrait, elle observait son voisin de table.

La physionomie de Gaynor, si personnelle, était encore plus intéressante qu'elle n'aurait cru d'après les photos.

Elle savait qu'il avait une quarantaine d'années. Mais son visage rasé et maigre le faisait paraître plus jeune. La silhouette mince contribuait à cette impression, mais plus encore son expression qui gardait quelque chose de candide.

Les yeux, qui ne semblaient pas avoir remarqué la présence de son humble vis-à-vis, étaient d'un gris-bleu très doux; d'immenses cils bruns les ombrageaient. Val jugea que ces yeux étaient tragiques. Ses épais cheveux bruns ondulés s'argentaient aux tempes.

La jeune fille s'imagina lire du découragement dans le pli des lèvres. Cependant, la bouche avait un dessin ferme et les dents régulières et très blanches attestaient la force et la santé.

« Un lion parmi les singes ! songea Valentine. Et je ne suis qu'une humble souris. Mais dans la fable, la souris grignota les mailles du filet qui enserrait le lion, pour libérer ce superbe animal. Oh ! si je pouvais me dévouer pour lui, sans même

qu'il le sût jamais, comme je me sacrifierais volontiers. »

Elle se demanda :

« Serait-il content ou non de savoir que j'ai pris hier sa défense et que, pour lui, risquant ma situation, j'ai bravé les foudres et le tonnerre de Jupiter Oldsone? »

La jeune fille pensait à Gérald Gaynor avec tant d'intensité que sûrement un courant télépathique allait s'établir entre eux.

Leurs regards se croisèrent soudain, comme une étincelle électrique. Les yeux ne sont-ils pas des fenêtres ouvertes sur l'âme? Que de choses on peut se confier dans un seul regard!

« Il sait maintenant que je suis son amie, songea Val tout émue. Et cette certitude lui est certainement agréable... Quel homme admirable... Il sait que j'existe. Il l'aura oublié dans une heure... Mais son regard se sera cependant posé un instant sur moi. »

A ce moment, un gros et gras jeune homme, d'aspect sémitique, se faufila à travers les tables pour s'approcher de Gaynor. Il tenait un journal à la main. Son aspect déplut à Val dès le premier coup d'œil.

Devant Gaynor, qui restait assis, le nouveau venu s'inclina, et, lui tendant la feuille qu'il tenait à la main :

— Vous m'avez demandé, dit-il, de vous tenir au courant de tout ce que je lirais par hasard concernant l'adorable Liliane, murmura le nouveau venu à mi-voix (pas assez bas cependant pour que Val ne pût entendre). Justement, j'ai lu ceci, par hasard!

« Par hasard! songea Val sarcastique. Je croirais volontiers que ce gros homme ne laisse rien au hasard! »

Soudain, Val se demanda :

« Serait-ce là, dans ce journal, l'interview de Liliane Barstow par Helen Jones, que M. Oldsone, dans son désir d'être désagréable à Gaynor, aurait communiqué aux journaux londoniens? »

A cette idée, le cœur de la jeune fille s'arrêta un moment de battre, puis se lança dans des pulsations désordonnées.

III

LA BAGUE AU SCARABÉE BLEU

La jeune fille cherchait dans ses souvenirs. Avait-elle déjà vu en image, au moment du « scandale Gaynor », le visage pâle du gros et gras jeune homme penché en ce moment vers Gérald? Non, elle ne croyait pas, elle était même presque sûre du contraire. Val avait la mémoire des physionomies, ce qui est bien précieux pour une journaliste.

Gaynor prononça un nom et Val aussitôt se souvint.

— Stanley!

Le gros jeune homme gras était le secrétaire qui passait pour être si dévoué à l'ex-secrétaire d'Etat!

Herbert Stanley... Certains avaient prétendu qu'il était cousin de Liliane, et on s'était étonné que Stanley demeurât au service de Gaynor après la chute et le divorce de celui-ci. Après tout, cette fidélité était à l'honneur des deux hommes. Cependant Val jugea l'aspect du secrétaire nettement antipathique.

« Il a l'air fort égoïste et méchant, songea-t-elle, et il a le coin des paupières relevé comme un Asiatique, ce qui lui donne un air de ruse indéfinissable. »

Val était assez physionomiste; ce lui était un divertissement en chemin de fer et en autobus d'étudier le visage des gens, d'essayer alors de deviner leur profession, leur caractère et leur genre d'existence.

Tout lui servait d'indice : la couleur des yeux et des cheveux, certaines attitudes, la manière de se vêtir. De plus, elle avait la mémoire des traits.

Elle regardait les mains de l'homme qu'elle supposait être Stanley et qui, à ce moment, étaient occupées à allumer une cigarette. Or, ces mains tenaient un petit briquet, un « cadeau de dame », songea-t-elle. Ces mains étaient blanches et soignées, mais avec, aux doigts, d'indélébiles taches de tabac qui révélaient le fumeur invétéré. Val jugea ces mains un peu trop grosses, avec des fossettes ridicules. Le dernier doigt de la main gauche s'ornait d'un magnifique scarabée égyptien taillé dans une turquoise et monté en bague.

Aussitôt, et par association d'idées, un souvenir s'évoqua en l'esprit de la jeune fille.

Liliane Gaynor avait, l'année qui précéda « l'affaire », passé l'hiver en Egypte.

Les magazines avaient publié, une fois de plus, à cette occasion, le portrait de la jeune femme qui arborait sur l'image un superbe collier de scarabées égyptiens, en plus de son sautoir de perles célèbre. Dans l'article, on racontait comment elle avait payé une somme énorme ce collier historique d'une grande reine égyptienne : la reine Raïa.

Aussi, quand Gaynor avait donné sa démission, sous prétexte de santé (en réalité à cause des accusations de concussion dont il était victime), Val avait songé : « Si cet homme a dépensé, comme on le prétend, des sommes folles, ce n'est certainement pas pour lui, mais pour cette femme : en bijoux, en robes, en fourrures. Le collier de scarabées bleus, à lui seul, a dû coûter une fortune. » Val se souvenait. La voix du gros jeune homme gras la tira de sa méditation.

— Ma cousine prétend qu'*elle* est plus heureuse qu'*elle* ne l'a jamais été, disait Stanley, en regardant non son patron, mais le scarabée bleu de sa bague. Voulez-vous lire le paragraphe?

— Non, merci, Stanley! répondit Gaynor. Je suis content qu'elle soit heureuse.

— A votre place, je la détesterais et souhaiterais sa mort, leur mort à tous deux, fit Stanley.

— Il me serait impossible de haïr une femme que j'ai aimée, dit Gaynor. De plus, je n'ai aucune raison de haïr Mrs. Barstow et son mari.

— Vous êtes un surhomme! railla Stanley.

L'ex-secrétaire d'Etat garda le silence. Il leva les yeux et parut contempler par-delà les murs un horizon illimité. Peut-être voyait-il Liliane et Ben Barstow s'escrimant sur les terrains ver-

doyants du golf de Driffield, ce comté du Yorshire, qui s'était d'abord enorgueilli d'avoir Gérald Gaynor comme représentant à la Chambre des Communes, et qui, ensuite, l'avait ignominieusement renié.

Val, fascinée, ne pouvait détacher son regard du visage de Gérald. Il devait sentir ce regard de la jeune fille sur lui, car il tourna la tête vers elle, comme attiré, et, pour la seconde fois de la soirée, les yeux de Gérald Gaynor et ceux de Valentine Morissey s'affrontèrent.

« Ma parole, songea la jeune fille, effrayée, est-ce que je perds l'esprit; je crois bien que je vais tomber amoureuse de lui. »

Aussitôt, elle s'avisa que c'était chose faite depuis longtemps, qu'elle s'était éprise de Gérald du premier jour où il avait été malheureux, du jour où, à son humble avis, on l'avait injustement accusé, du jour où elle s'était faite sa championne, et l'avait défendu en travestissant la propre histoire de Gaynor dans son roman : *Une Ténébreuse Intrigue*, que le *Cosmos* allait publier. Quoi d'étonnant? Pendant des semaines, elle avait vécu avec lui en imagination, accumulant tous les arguments possibles pour le défendre. Elle l'avait idéalisé, elle l'avait évoqué sous les traits d'un héros.

Quelle surprenante aventure!

Gérald inspirait à Val un désir de dévouement passionné. Pour lui, elle eût voulu pouvoir faire un grand sacrifice, s'immoler, mourir, au besoin, pour sa cause, même s'il devait n'en jamais rien savoir, l'ignorer toujours.

Il va de soi que Val ne pouvait prétendre être aimée en retour. Pourquoi une forte personnalité.

un homme éminent comme Gérald se soucierait-il d'une pauvre petite bonne femme insignifiante qui n'avait rien à offrir que son amour?

« Vous êtes une gentille enfant, semblait dire le regard de Gaynor, mais vos yeux m'agacent. Pourquoi me fixez-vous avec tant d'insistance, petite sotte! »

« Mon Dieu! que dirait-il s'il savait, songea la jeune fille, que je me suis permis de le faire figurer comme héros de premier plan dans mon roman, non reconnaissable, c'est vrai. N'importe, je ne me sens pas la conscience tranquille. »

Elle se mit à rougir violemment, une rougeur douloureuse, qui lui empourprait le cou et tout le visage, jusqu'à la racine des cheveux.

« Je ferais mieux de m'en aller! » songea-t-elle.

Mais il lui en coûtait de partir, tant que Gaynor était là. Ne serait-ce pas, d'autre part, plus pénible, si c'était lui qui, agacé, se levait le premier de table, comme pour la fuir.

Non, il valait mieux s'en aller. Elle se leva, mais dans son trouble, Val fit tomber à terre son sac à mains, un modeste petit sac de Suède noir, entre sa table et celle à laquelle Stanley venait de s'asseoir à côté de Gaynor.

Stanley se trouvait le plus près de l'objet tombé, qui faisait une tache sombre sur le parquet clair. Il esquissa le geste de se pencher, mais l'ex-secrétaire d'Etat fut plus prompt. Il se leva, ramassa le sac et le tendit respectueusement à la jeune fille, tout comme si elle avait été une princesse du sang, vêtue de soie et d'or, et non une petite bonne femme de rien du tout, habillée d'une robe deux fois teinte.

— Oh! merci, monsieur Gaynor! balbutia-t-elle, éperdue.

Dans son émotion, le nom s'était échappé tout naturellement de ses lèvres, avant qu'elle pût le rattraper. Gaynor parut surpris sur le moment; puis il eut un charmant sourire, qui le fit paraître soudain très jeune.

L'incident eût été clos et Val se fût retirée, si un petit fait ridicule ne se fût pas produit à ce moment précis.

Le garçon qui avait servi Val s'approcha vivement de la jeune fille, une note pliée et un registre ouvert à la main, comme s'il la soupçonnait de vouloir fuir sans payer son écot.

— Voulez-vous signer, Mademoiselle, demanda-t-il, ou payez-vous maintenant?

— Oh! j'oubliais, murmura Val, d'autant plus mortifiée qu'elle venait de saisir dans les yeux de Stanley un regard ironique.

— Je signerai! dit-elle.

Et, prenant le crayon que lui tendait le maître d'hôtel, elle inscrivit son nom au bas de la page, sur le registre.

— Veuillez indiquer aussi le numéro de votre chambre, Mademoiselle, s'il vous plaît, ajouta le garçon.

Val obéit. Elle se souvint alors que la coutume était de donner un pourboire au garçon, même quand on ne paye pas comptant. Elle ouvrit son sac et tira sa bourse.

Mais celle-ci ne contenait qu'une pièce de métal de six pense et un billet d'une livre.

Pouvait-elle demander au garçon de lui faire la

monnaie? Ne s'étant jamais trouvée seule dans un hôtel comme celui-ci, Val ignorait les coutumes et se trouvait très embarrassée. Et si le garçon lui répondait qu'il n'avait pas de monnaie?

— Voulez-vous que je vous change ce billet? demanda Gaynor, comme si le fait qu'elle eût prononcé son nom, impliquât une connaissance, voire une certaine intimité.

Sans attendre la réponse, il lui tendit une poignée de pièces d'argent.

A la manière dont il déposa les premières pièces sur la table, elle comprit qu'il lui suggérait : « Cinq shillings de pourboire suffiront amplement. »

Elle prit donc la monnaie en laissant sur la table une pièce de cinq shillings, puis s'inclinant, après avoir balbutié quelques paroles de remerciement, elle passa, confuse et rougissante, devant les deux hommes qui s'étaient levés pour la saluer.

Ce ne fut qu'un peu plus tard, enfermée dans sa petite chambre blanche et rose, tandis qu'elle se remémorait avec un émoi délicieux les moindres détails de cette extraordinaire soirée, que la jeune fille fit une terrifiante découverte. Elle tenait encore froissé dans sa main le billet d'une livre qu'elle avait oublié de donner à Gaynor en échange de la monnaie qu'il lui avait avancée obligeamment

IV

POUR UN PETIT BILLET

Val crut entendre le rire railleur de Santley. Car, Stanley, lui, sûrement avait remarqué l'omission.

— La petite roublarde ! avait-il peut-être ricané. Elle vous a refait d'un billet.

Qu'aurait répondu Gaynor? Hausserait-il les épaules d'un air méprisant ou bien défendrait-il la jeune fille? Val eût bien voulu le savoir. Mais elle ne s'attarda pas à ces réflexions et se précipita vers l'ascenseur qui la déposa au rez-de-chaussée. Là, elle courut au restaurant : Gaynor et Stanley avaient disparu.

Elle alla trouver le portier.

— M. Gaynor est-il monté dans sa chambre? Voulez-vous l'appeler, c'est très pressé.

— M. Gaynor ne répond pas, lui fut-il répondu. Il doit être absent.

Interrogé, le chauffeur affirma qu'il avait vu sortir M. Gaynor en compagnie de M. Stanley.

— Je vais lui écrire un mot, dit Val.

Elle se mit aussitôt à l'œuvre. Mais, dans son inexpérience, elle ne savait trop comment rédiger sa missive.

Elle déchira deux ou trois brouillons à entête de l'hôtel, puis enfin, moins mécontente de son effort, garda le quatrième pour l'envoyer.

« Je m'avise, avec confusion, que j'ai oublié de vous donner le billet de banque en échange de la monnaie que vous m'avez si obligeamment fournie. Quand je suis redescendue, vous étiez déjà sorti. Je me permets donc de vous faire tenir ce billet de banque dans cette enveloppe. Voudriez-vous me faire savoir par un mot qu'il vous est bien parvenu? Je ne dormirai pas tant que je ne saurai pas si vous m'avez pardonné ma stupide distraction. »

Elle signa : Votre dévouée, Valentine Morissey.

Ce mot lui parut terriblement banal en regard de ce qu'elle aurait voulu lui dire.

Vers minuit, comme elle s'agitait dans son lit, en essayant en vain de lire un roman nouveau, la sonnerie du téléphone retentit. Elle décrocha le récepteur d'une main tremblante, et son cœur battit.

— Allo! Miss Morissey? demanda une voix qu'elle aurait reconnue entre mille.

— Elle-même. M. Gaynor?

— Lui-même, répondit Gérald Gaynor. Je rentre à l'instant, pour trouver votre mot. Vous avez tort de vous tourmenter pour si peu!... J'ai bien cru qu'il s'agissait d'un oubli de votre part.

— J'étais si désolée!

— Il n'y a pas de quoi, je vous assure. Dites-moi, puis-je vous poser une question, vous m'avez intrigué...

— Oui? De quelle manière?

— Comment connaissez-vous mon nom?... Nous sommes-nous déjà rencontrés?... Votre visage ne me paraît pas tout à fait inconnu. Car vous êtes

trop jeune pour m'avoir vu à la Chambre, lorsque j'étais... dans la vie publique.

— Je ne suis pas si jeune que cela, dit Val en riant, et je vous connais depuis longtemps. J'habitais le comté que vous représentiez à la Chambre. Dans la ville de Driffield.

Elle chercha une phrase qui exprimât sa sympathie sans être banale et ne sut que proférer :

— Je me comptais parmi vos amies et admiratrices.

— Ah! C'est donc à Driffield que je vous ai rencontrée, dit-il d'un ton joyeux... Il me semblait bien aussi...

Scrupuleuse, Valentine faillit avouer : « Je ne vous ai jamais rencontré, mais vous ai reconnu sans hésitation d'après vos photos. » Elle s'avisa que l'ex-secrétaire d'Etat pourrait trouver cela bizarre, et se borna à répéter :

— Je ne suis qu'une modeste unité dans la foule de vos amis.

— La foule! railla Gérald avec un peu d'amertume, vous exagérez! Mes amis se comptent, je vous assure, et votre sympathie m'est d'autant plus précieuse. J'aurais voulu vous en remercier, puisque nous nous connaissons de longue date; malheureusement, je m'absente demain... Restez-vous encore longtemps à Londres?...

— Oh! indéfiniment, affirma Val avec vivacité.

— Tant mieux! J'espère alors renouer connaissance avec vous à mon retour, dans quelques semaines. Vous me rafraîchirez la mémoire au sujet de notre première rencontre; vous deviez être une enfant, alors!... C'est gentil à vous de vous souvenir de moi.

Se souvenir de lui, qui était depuis des mois sa pensée constante !

— Je serai très heureuse de vous voir à votre retour, dit-elle. Au revoir, Monsieur.

— Au revoir, Mademoiselle.

Elle eût aimé prolonger cette conversation, mais elle ne voulait pas se montrer indiscrète.

« J'aurais dû lui dire que je ne l'avais jamais vu avant ce soir et que je suis son amie sans lui avoir été présentée selon les règles. Bah ! dans quelques semaines, il ne se souviendra plus de ce détail. Je serai pour lui la petite jeune fille à qui il a rendu service un soir... En admettant qu'il se rappelle mon existence ! »

Elle éteignit l'électricité et se glissa entre les draps, afin de mieux l'évoquer sous ses paupières closes. Mais elle n'avait aucune envie de dormir. Elle était bien trop excitée.

Par les fenêtres ouvertes entraient des rumeurs nocturnes de la ville. Ce bruit, contrastant avec le silence habituel de la province, la troublait.

Mille visages défilaient dans son souvenir : la scène avec Oldstone, au sujet de Gérald et de l'ex-Mrs. Gaynor ; son départ précipité de Driffield, son arrivée à Londres ; la rencontre avec Gérald ; la vision du gros Stanley, au doigt bagué d'un scarabée bleu.

D'où provenait ce scarabée ?

Evidemment, tout le monde peut se procurer un scarabée bleu. Mais il était étrange que Stanley portât, monté en bague, un des scarabées historiques que Liliane Gaynor avait rapportés d'Égypte, peu de temps avant la catastrophe.

Ce soir, Stanley avait parlé d'un ton négligent

de « l'adorable Liliane », et raillé l'indéfectible loyauté de Gaynor à son ex-femme. Cependant, il portait ce scarabée monté en bague, et cette bague évoquait évidemment un souvenir... C'était bien là le don d'une femme qui aurait voulu récompenser un service, de ces services qui ne se peuvent payer par de l'argent.

« Ce Stanley a une figure de traître... Je regrette de ne l'avoir pas poussé assez au noir dans mon roman. Si je tirais une pièce de théâtre de mon roman, je lui donnerais, à ce Stanley, son vrai caractère, celui d'un fourbe... »

Cette idée de pièce aussitôt s'empara de son esprit, qui se mit à travailler.

Son cerveau bouillonna. Elle dut se relever pour prendre son stylo, et jeta aussitôt sur le papier le scénario d'un drame inspiré par le drame vécu de Gérald Gaynor.

Depuis qu'elle avait rencontré le héros qui lui avait servi de modèle, elle entrevoyait de nouveaux aspects encore plus séduisants de son caractère.

« Cet homme est droit et pur, incapable de soupçonner la vilenie d'autrui. Il a été joué comme un enfant. Et tous les soupçons tombèrent sur lui. Oh ! si je pouvais le réhabiliter. Si mon livre, si ma pièce pouvaient soulever l'opinion en sa faveur. Mais aurai-je assez de talent? Ma foi et ma ferveur suffiront-elles à faire partager au public ma conviction que Gérald Gaynor a été un bouc émissaire, une victime expiatoire et non un homme suspect, capable de compromis douteux, capable de trafiquer de son mandat, comme certains l'ont cru? »

Plus cette idée s'implantait en elle, plus Valen-

tine la creusait. Elle ne songea pas que Gaynor pourrait être désagréablement surpris de se voir exhibé aux feux de la rampe, contrarié de voir dévoilés en pleine lumière les motifs secrets de son sacrifice.

Elle n'envisagea que le but final : faire éclater aux yeux de tous la grandeur d'âme de Gérald Gaynor, son héros, son dieu !

V

LES SUPPOSITIONS DE VAL

Sous le feu de l'inspiration, elle se mit à écrire rapidement le premier acte, exposant la situation empruntée au drame vécu, d'après ce qu'elle en savait.

Ce drame pouvait se résumer en quelques mots :

Gérald Gaynor, homme politique célèbre, *Home Secretary*, connaît le bonheur dans une union de son choix avec la plus belle des princesses de la scène : Liliane.

Celle-ci se montre bonne associée, tient brillamment son rôle de maîtresse de maison, reçoit avec grâce, se prodigue dans les salons, brille dans toutes les fêtes.

Gérald et Liliane forment, aux yeux du monde, un couple parfaitement heureux.

Certaines mauvaises langues chuchotent, cependant, que Liliane est coquette et follement dépensière, que Gaynor ne possède pas une fortune capable de satisfaire d'aussi coûteuses prodigalités et que cette femme l'entraîne à la ruine.

Les magazines et les journaux de mode décrivent et reproduisent les ravissantes toilettes de Mrs. Gaynor, ses bijoux princiers, ses autos, son yacht, sa maison splendidement meublée, ses bals et ses réceptions.

La simplicité élégante de Gaynor fait contraste. Tandis que son mari reste à Londres, retenu par les affaires politiques, Mrs. Gaynor organise une croisière sur son yacht, *le Lotus*. Elle emmène des jeunes femmes écervelées, de beaux éphèbes et aussi Ben Barstow, un banquier américain suspect, enrichi par des coups de Bourse plus ou moins louches. En vain, Gaynor a mis sa femme en garde contre cet homme. Liliane est entichée de lui. Elle part.

Au retour, elle rapporte d'Egypte un merveilleux collier de scarabées bleus, une pièce historique de toute beauté, provenant des récentes fouilles de la Vallée des Rois, découvert dans la tombe célèbre de la reine Raïa.

— Je l'ai eu pour presque rien, annonce-t-elle à son mari... Trois cent mille livres. J'en ai payé la moitié, vous paierez le reste.

— Impossible, dit Gaynor, vos dépenses m'ont ruiné ! Je ne trouverai pas cette somme.

— C'est bon, dit Liliane, je m'arrangerai, j'ai de la chance au jeu.

Car, malgré les remontrances de son mari, Liliane est une joueuse enragée. Les tables de

baccarat de Deauville, de Monte-Carlo n'ont pas de meilleure cliente. Elle joue gros jeu.

Gaynor, absorbé par son œuvre politique, lui laisse trop la bride sur le cou. Voilà ce que chuchote la rumeur publique.

Les magazines reproduisent tous, avec force détails et commentaires, le merveilleux collier de scarabées bleus, « si seyant à la beauté royale de Liliane Gaynor », cependant que, sollicité par les problèmes économiques de l'heure présente, Gaynor s'occupe de remédier à la crise de chômage qui sévit durement en Angleterre. Les routes du pays ont besoin d'être améliorées. Voilà qui donnera du travail à des milliers de travailleurs. Sans compter qu'en facilitant le trafic, on facilitera le commerce et les échanges.

Plusieurs grandes sociétés métallurgiques anglaises ou étrangères proposent leurs machines et leurs bitumes.

Gaynor, après mûr examen, opte pour une société anglaise, dont les prix sont supérieurs à ceux de ses concurrents, mais dont la qualité lui paraît meilleure.

Certains de ses collègues à la Chambre des Communes feignent de s'étonner. Poussés par une grande firme américaine, furieuse de n'avoir pas obtenu la commande, et dont Ben Barstow est l'agent, ceux-ci entreprennent une véritable campagne de dénigrement contre Gaynor, l'accusant ouvertement de concussion.

Gaynor réfute avec calme, preuves en mains, ces injustes accusations.

Il a opté pour la firme anglaise, en son âme et conscience, jugeant préférable de favoriser l'in-

dustrie anglaise, et estimant que ce qu'offrait la firme anglaise était par surcroît de meilleure qualité.

En vain. Il a des envieux. Le scandale grossit. Trop de rivaux ont intérêt à la chute de Gaynor, homme intègre et puissant. La presse s'en mêle. Gaynor a bientôt tous les aboyeurs à ses trousses.

Fort de sa conscience, il dédaigne de répondre, malgré l'insistance apeurée de ses amis. La passion des partis est à son comble.

Coup de tonnerre : un maître chanteur se fait fort de reproduire les copies des chèques, prouvant que Gaynor a touché la forte somme, pour prix de sa complaisance à favoriser la firme anglaise.

N'a-t-il pas de grands besoins d'argent ? Ne doit-il pas subvenir aux extravagances de sa femme ? Gaynor, affirme-t-on, s'est laissé acheter.

Gaynor sourit et continue à garder le silence. On interpelle sur la question à la Chambre, qui décrète une enquête.

Interrogé, le président de la firme anglaise ne nie pas nettement qu'il ait acheté des complaisances. Plus que jamais Gaynor est soupçonné. Ses amis eux-mêmes se montrent inquiets et doutent de lui.

Liliane embrasse avec ferveur la cause de son mari et se jette dans la mêlée. Elle reçoit les journalistes, proteste de « l'innocence de Gérald », mais si maladroitement que son intervention apparaît plus néfaste que salutaire. Elle affirme son intention de « laver son mari » de l'accusation qui pèse sur lui en remboursant les sommes qu'on l'accuse injustement d'avoir touchées, elle déclare son intention de vendre ses bijoux et surtout le magnifique collier historique de scarabées bleus qu'elle rap-

porte d'Egypte. « La ruine plutôt que le déshonneur ! » s'écrie-t-elle.

Ben Barstow, homme d'affaires émérite, s'entremet, confie-t-elle à ses amis, pour négocier la vente de ses bijoux et du collier.

Alors, seulement, Gaynor, excédé, daigne réfuter avec indignation cette stupide calomnie de concussion.

Mais, sans qu'on comprenne ce qui s'est passé, le lendemain, ses ennemis et ses partisans apprennent avec stupeur que Gaynor a démissionné.

Quelle pression assez puissante, quelle raison étrange a pu le pousser à reconnaître implicitement qu'il n'est plus digne d'occuper le poste envié de *Home Secretary?*

Serait-il vraiment coupable? Ses ennemis l'affirment.

Ses amis doutent de lui. Sur ces entrefaites, on apprend que Gaynor divorce. Sa femme, qui lui fut une alliée si fidèle dans la tourmente, l'abandonne à son tour. C'est donc qu'elle a découvert, elle aussi, la félonie de son mari?... Les commentaires vont bon train. Des polémiques éclatent au sujet de Gaynor.

Le divorce est prononcé aux torts de Gaynor qui part au Canada « pour raisons de santé ».

Liliane, quelques mois plus tard, épouse Ben Barstow, le banquier américain.

Après une courte retraite, elle reparaît dans le monde, plus éblouissante que jamais.

A nouveau, elle arbore tous ses bijoux : son célèbre sautoir de perles, sa rivière de diamants et

le collier de scarabées bleus que lui a racheté, dit-elle, Ben Barstow.

On la voit reparaître dans toutes les manifestations mondaines élégantes, traînant dans son sillage Ben Barstow, son mari, l'air chafouin.

On murmure que le banquier américain, brutal et cynique, se sert de la beauté de sa femme pour appâter les gogos, et que celle-ci n'a pas trouvé tout le bonheur escompté dans sa seconde union. De plus, les affaires de Ben Barstow traversent, chuchote-t-on, une mauvaise passe.

Tel était l'exposé des faits, selon le monde.

Mais, pour Valentine Morissey, l'histoire était tout autre.

Elle n'avait vu Liliane Barstow, ex-Mrs. Gaynor, qu'une seule fois, deux ans auparavant, au cours d'une vente de charité organisée à Driffield par la femme du puissant secrétaire d'Etat. Celle-ci portait le collier de scarabées bleus qui lui donnait l'air d'une idole barbare.

Cette unique rencontre avait suffi à Valentine pour se faire une opinion défavorable de Mrs. Gaynor.

Certes, Liliane était très belle, avec ses cheveux dorés et ses traits parfaits, mais elle avait des yeux méchants et froids, une bouche aux lèvres minces qui ne révélait aucune bonté. On devinait en elle une nature sèche, intéressée, cruelle à l'occasion.

En qualité de journaliste, Valentine avait l'habitude de lire sur les visages, de percer les masques. Et ce qu'elle avait lu alors sur le visage de Mrs. Gaynor ne lui inspirait aucune confiance.

— Voilà une femme contente d'elle, personnelle et effroyablement égoïste, capable de tout pour

satisfaire son luxe, avait alors pensé Valentine Morissey.

Tandis que tout ce qu'elle savait de Gaynor : sa bonté envers les humbles, sa délicatesse envers ses collègues, ses campagnes généreuses, lorsqu'il était au pouvoir, son amabilité souriante, son visage ouvert, maintes fois admiré sur les photos des journaux, lui avaient fait songer :

« Mrs. Gaynor n'est pas digne de posséder un mari pareil. »

Aussi, lorsque le drame éclata, ses sympathies allèrent-elles d'instinct à Gaynor, injustement soupçonné à son avis.

L'intervention maladroite de Liliane l'exaspéra.

« Elle aurait partie liée avec les ennemis de son mari, et voudrait le couler à coups de gaffes, qu'elle n'agirait pas autrement. On n'est pas plus stupide ! Parler de rembourser une somme que Gaynor n'a visiblement pas touchée. Quelle absurdité ! Et pourquoi parler de vendre ses bijoux ? Et le collier de scarabées bleus qu'elle gardera, je parie ? Quel zèle intempestif !... Et pourquoi entretenir tous les reporters des sacrifices qu'elle est prête à consentir, alors qu'elle n'en fait aucun ? Cette femme est à tuer !... »

Ces idées fermentèrent si bien dans la tête de Valentine Morissey, qu'elle se persuada :

« C'est à croire que Liliane Gaynor ne se sent pas la conscience tranquille, et que c'est elle qui a touché, à l'insu de son mari, la somme que certains soupçonnent Gaynor d'avoir acceptée de la Société Métallurgiste. Elle en est capable... J'en mettrais ma main au feu... »

Bientôt cette intuition devint une certitude.

« Je parie qu'elle s'est laissée acheter en promettant de convaincre son mari de donner l'option à la Société métallurgique anglaise. Elle a de tels goûts de luxe et un tel besoin d'argent. Cette croisière en Egypte et l'achat de son collier de scarabées avaient dû lui coûter des sommes folles, sans parler du reste. Aveuglé par son amour pour sa femme, Gérald Gaynor n'a rien soupçonné : elle devait le compromettre, jusqu'au jour où éclate le scandale. Là, sans doute, pressent-il l'indignité de sa compagne. Mais plutôt que de laisser accuser sa femme, ce qui fût arrivé immanquablement, il préféra prendre la faute sur lui, démissionner, rembourser et disparaître misérablement sous une accusation atroce. »

Oui, voilà comment les choses s'étaient passées, Valentine en était certaine.

Dans son roman, elle avait imaginé une histoire de traîtrise féminine analogue, mais les situations, les personnages étaient si bien changés, que les acteurs du drame vécu ne seraient pas forcés de s'y reconnaître.

Or, depuis sa brève rencontre avec Gaynor, ce soir, depuis qu'elle avait contemplé ce noble visage marqué par le malheur, lu dans ces yeux si graves, aux regards si purs, entendu cette voix chaude qui entraînait la conviction, Valentine jugeait qu'elle n'avait pas assez magnifié son héros, pas assez vilipendé les traîtres : d'où son idée d'écrire une pièce où elle donnerait libre cours à son admiration pour le personnage central, à son héros, à son indignation contre ceux qui l'avaient trahi. Car maintenant elle savait, avec certitude, que son pressentiment ne l'avait pas trompée, que tous ses

soupçons étaient justifiés et que Gérald Gaynor avait été la victime d'une ténébreuse intrigue, d'une abominable machination. C'est cette certitude que Valentine voulait faire partager au public ignorant.

Depuis aussi qu'elle avait aperçu Stanley, son gras visage à l'expression fourbe, sa bague au scarabée bleu, elle soupçonnait le secrétaire de Gaynor et cousin de Liliane d'avoir joué son rôle dans le drame qui avait abouti à la chute du secrétaire d'Etat.

« Barstow, le mari actuel de Liliane, aussi n'est pas étranger à l'affaire. Il aurait travaillé pour le compte d'une société métallurgique rivale étrangère que cela ne m'étonnerait pas! En somme, il est le bénéficiaire de la liquidation. Alors que Gaynor est ruiné, Liliane est restée en possession de sa fortune personnelle et de ses bijoux, qu'elle doit, quoi qu'elle prétende, à la libéralité de Gérald. Barstow a fait le beau mariage. Quant à Stanley, il devait être à la dévotion de sa belle cousine. Il aurait signé de faux chèques au nom de Gérald, que cela ne m'étonnerait pas. Il était capable de donner faussement la signature de Gérald sur des reçus compromettants, je parie. »

Elle se demanda encore :

« Pourquoi est-il resté au service de Gaynor, sinon pour l'espionner! Oh! quel drame je vais écrire! Ce sera un chef-d'œuvre! »

VI

QUELQUES ROSES

Valentine ne put fermer l'œil de la nuit, mais se leva cependant le teint frais et l'esprit alerte. Elle s'habilla en chantant.

Elle avait l'impression, en travaillant à la réhabilitation de Gaynor, d'entreprendre une croisade sainte. Une force spirituelle la soulevait. Elle se sentait capable de vaincre tous les obstacles pour triompher.

On frappait à sa porte. Le jeune garçon de l'ascenseur lui remit un carton contenant une douzaine de magnifiques roses roses.

— Ce doit être une erreur! balbutia Valentine, interloquée.

Mais non! Le carton portait bien le nom de Miss Valentine Morissey et le numéro de sa chambre.

Or, deux personnes seulement connaissaient son adresse et pouvaient, à la rigueur, lui envoyer des fleurs. L'une était le directeur du magazine qui venait d'accepter son roman — elle lui avait annoncé la veille par un télégramme qu'elle quittait Driffield et qu'il eût désormais à lui écrire à l'hôtel Haridge de Londres, où elle espérait le voir bientôt; — ces belles roses à longue tige pouvaient

donc lui être envoyées par un éditeur en veine de galanterie.

La seconde personne qui connût son adresse n'était autre que « son vieil ami » Gérald Gaynor.

Mais un envoi de cette sorte venant de lui tiendrait encore plus du miracle. Car, après tout, Gaynor n'avait aucune raison pour lui envoyer des fleurs.

Ses mains tremblèrent d'émoi en sortant, une à une, les belles roses de leur papier de soie. C'étaient des roses France, à peine écloses, d'une fraîcheur et d'un éclat merveilleux.

A la dernière était attachée une petite enveloppe. Val l'ouvrit avec un battement de cœur et poussa un cri joyeux en lisant ces mots sur un petit carton :

A mon amie et compatriote de Driffield, avec mon respectueux souvenir.

Des larmes montèrent aux yeux de la jeune fille.

« Je suis absurde, songea-t-elle. Cette attention ne signifie rien de plus qu'un geste courtois. M. Gaynor est un parfait galant homme. »

Elle sonna la femme de chambre pour réclamer un vase de cristal. Celle-ci s'émerveilla :

— Quelles belles roses! J'en ai rarement vu d'aussi fraîches!

Pour le plaisir de les regarder, Valentine se fit apporter son petit déjeuner dans sa chambre, au lieu de descendre prendre son café au lait et ses œufs au *bacon* dans la salle à manger. Elle lut et relut les mots que Gaynor avait tracés de sa haute et fine écriture.

Gérald avait certainement quitté l'hôtel. Il avait

dit : « Je pars de bonne heure. » Avec lui, les mots gardaient toute leur signification. Sans doute s'était-il arrêté chez une fleuriste sur le chemin de la gare et avait-il demandé qu'on livrât les roses sur-le-champ.

Sans lui, Londres perdait la moitié de son charme pour Valentine.

Elle avait décidé la veille de voir quelques directeurs de magazines (ceux qui lui avaient retourné son roman avec force éloges), pour leur annoncer son succès au *Cosmos* et essayer de décrocher quelques commandes.

Mais, aujourd'hui, toute pleine de la pensée de Gérald, elle était tentée de rester dans sa chambre pour travailler à « sa pièce ».

Elle vidait sa seconde tasse de café quand le téléphone retentit.

Serait-il encore à Londres? Non, on demandait Miss Morissey de la part de M. Chester Winston, directeur du *Cosmos Magazine*.

Cette nouvelle, deux jours auparavant, eût bouleversé Valentine d'émotion. Mais, depuis la veille au soir, des sentiments si violents l'agitaient qu'elle resta indifférente et répondit d'une voix calme :

— Miss Valentine Morissey? demanda la voix du directeur. Bonjour, Mademoiselle. On vient de me remettre ce matin seulement votre télégramme, et j'ai appris, avec plaisir, que vous veniez tenter la chance à Londres. Si vous nous donnez bientôt d'autres romans dignes d'*Une Ténébreuse Intrigue*, vous connaîtrez la célébrité, je vous le prédis.

— Vraiment, Monsieur? Ma petite histoire vous a plu?

— Oui, oui, votre roman est excellent. Nous

allons le publier très prochainement. L'illustrateur Jack Pankhurst est déjà à l'œuvre. Il déjeune avec moi aujourd'hui, au Grill Room du Savoy. Oserai-je vous demander de vous joindre à nous? Vous pourriez lui donner des indications utiles. Je serais moi-même heureux de causer avec vous du lancement de votre livre.

— Mais, volontiers, dit Val, soudain intimidée.

— A propos, un de mes frères, qui est l'auteur dramatique, Fred, dont certaines comédies ont été représentées avec succès en Angleterre et en Amérique, me disait qu'il aimerait tirer une pièce de votre roman : *Une Ténébreuse Intrigue*. Le sujet lui apparaît intensément dramatique. Il sera des nôtres aussi, je pense, au déjeuner, et ravi de faire votre connaissance.

— J'y serai! répéta Valentine. Mais pour ce qui est de la pièce, je pensais en tirer une moi-même de mon roman en modifiant un peu le sujet. Mais peut-être votre frère m'aiderait-il de ses conseils? Nous pourrions peut-être collaborer?

— Il ne demandera certainement pas mieux. Venez à une heure au Savoy, nous causerons tous les quatre.

Cette conversation stimula l'ardeur de Valentine. Elle entrevoyait dans le tremplin du théâtre un moyen de faire éclater aux yeux de tous l'innocence de Gérald Gaynor.

Préoccupée par ce vaste projet, elle se soucia peu de sa toilette. En d'autres temps, elle eût déploré de n'avoir à sa disposition qu'une petite robe beige datant déjà de deux ans, élimée du bas et luisante aux entournures. Qu'importe! N'était-elle pas sur le chemin de la fortune et de la gloire?

Des visions dorées l'éblouirent, mais plus encore l'espoir de venir en aide à son héros.

Après un dernier « au revoir » aux roses de Gérald Gaynor, elle quitta la chambrette où elle venait d'échafauder tant de rêves et se mit en route pour l'aventure.

VII

UN DÉJEUNER IMPRÉVU

Au bas de l'escalier, elle remonta précipitamment pour prendre une de ces roses et l'épingler sur son manteau, le plus près possible de son cœur.

« Elle me portera bonheur, songea-t-elle. Après tout, je ne souhaite tant réussir que dans son intérêt. »

Elle arriva au Savoy comme la grande horloge marquait une heure.

Chester Winston, un grand homme blond, bien habillé, s'avança dans le hall pour l'accueillir. Il n'était pas seul.

— Mon frère : Fred Winston, l'auteur dramatique, présenta-t-il, et voici Jack Pankhurst, votre illustrateur, Miss Morissey.

Le directeur du *Cosmos* avait réservé une table dans un coin un peu à l'écart.

— Nous serons tranquilles pour causer, dit-il;

Miss Morissey, voulez-vous me faire vis-à-vis, avec Jack Pankhurst à votre droite et Fred à votre gauche?

Valentine obéit, un peu intimidée. Elle songea combien Miss Jones, sa collègue du *Courrier de Driffield*, serait étonnée si elle l'apercevait.

— Aimez-vous les huîtres? demanda Chester Winston.

Valentine les adorait.

— Approuvez-vous les soles au vin blanc, le baron d'agneau aux morilles, le foie gras de la maison avec une salade russe?

Valentine approuvait. Jamais elle n'avait fait un repas semblable.

M. Winston commanda un Meursault 1900, un Bourgogne chaleureux et un Champagne assez sec.

— Nous boirons à votre succès, dit-il.

Valentine n'en croyait pas ses oreilles. Elle n'avait pas l'habitude de recevoir autant d'attentions du temps où elle travaillait au *Courrier de Driffield*. Son beau-père et tuteur lui versait ses appointements en rechignant et n'avait jamais eu l'idée de la convier à déjeuner au meilleur restaurant de la ville. Et les menus sommaires de sa petite pension de famille ne l'avaient pas habituée à un pareil faste.

Une rougeur monta à ses joues et elle n'en parut que plus charmante. Ces visages souriants autour d'elle la changeaient aussi agréablement de l'expression austère du vieil Oldsone.

Ce fut Fred Winston qui, le premier, se mit à parler affaires.

— Mon frère m'a dit que vous aviez déjà songé à tirer une pièce d'*Une Ténébreuse Intrigue?* dit-il.

— M^lle^ Morissey a ses idées à elle et y tient, railla doucement Chester Winston.

Val rougit. Elle craignait, par sa mise modeste, de paraître bien provinciale et insignifiante aux yeux de ces hommes éminents. Jamais ils ne la prendraient au sérieux. Que vaudraient ses suggestions auprès de celles d'un Fred Winston?

L'éditeur avait modestement parlé du succès de Fred. Et Val était assez au courant des choses de théâtre, en sa qualité de journaliste, pour savoir que Fred Winston avait obtenu deux véritables triomphes, l'un à Londres, l'autre à New-York. Elle fut tentée de s'effacer et de laisser parler Fred Winston. Mais cette tentation fut de courte durée. Son sujet et son roman lui tenaient trop au cœur pour qu'elle fît cadeau de sa version théâtrale à un autre. Pourquoi ne parlerait-elle pas? Elle prit son courage à deux mains.

— L'idée de la forme que je pourrais donner à la pièce m'est venue la nuit dernière, dit-elle. J'ai éprouvé le besoin de la jeter, sans retard, sur le papier, de crainte qu'elle ne m'échappât. Cela vous ennuierait-il que je vous expose ma conception?

Poliment, quoique un peu surpris de son insistance, les deux Winston affirmèrent simultanément :

— Nous vous écouterons avec plaisir.

Très intimidée à sentir sur elle l'attention de ces hommes d'expérience, Val crut que les paroles allaient s'étrangler dans sa gorge. Tant pis si l'on se moquait d'elle et si on la croyait vaniteuse! Elle s'expliquerait.

Le beau visage de martyr de Gérald Gaynor se présenta à son esprit. Elle ne vit plus que lui.

« Ma seule amie dans ce pays », avait-il écrit en parlant d'elle, en lui envoyant les roses. Et elle portait cette carte sur son cœur et, à son corsage, une de ses roses, douce comme une présence.

Le courage lui revint. C'était pour Gérald qu'elle luttait! Elle put développer avec calme son plan dans tous ses détails. A les exprimer, ses pensées se coordonnaient avec plus de force. Elle reprit de l'assurance, se montra précise et persuasive.

Quand elle se tut, il y eut un silence, et Val, du coup, retrouva toute sa timidité.

— Croyez-vous que mon idée vaille quelque chose et que la pièce ne trahira pas le roman?

— Je trouve votre idée si excellente, dit M. Fred Winston, que je m'y rallie entièrement et que je renonce à mes suggestions, assez vagues, d'ailleurs. Miss Morissey, vous avez le sens du théâtre. Votre succès est assuré. Vous ferez de grandes choses.

Son ton était badin, mais, visiblement, il était plein d'admiration.

— Fred a raison, dit l'éditeur du *Cosmos*. Je ne suis pas juge en la matière, mais ça me paraît très théâtre. Et aussi très sincère, très humain et très poignant, ce qui ne gâte rien.

— C'est splendide! reprit Fred avec conviction. Mais il me semble avoir entendu parler d'une situation analogue. Êtes-vous sûre, Miss Morissey, de ne pas avoir été influencée par une pièce que vous auriez vu jouer?

— Pas que je sache, dit la jeune fille, en devenant pâle.

— Je vois ce qui vous donne cette impression, Fred, dit Jack Pankhurst. J'ai lu, en venant de

Paris, le roman de Miss Morissey, puisque vous m'en aviez envoyé un manuscrit, et tout le temps je me disais : « On dirait que Miss Morissey a pensé à l'affaire Gaynor. » Non que M^lle^ Morissey se soit inspirée textuellement de cette affaire, mais ses personnages, malgré tout, me faisaient penser aux prototypes vivants.

— Mais oui ! s'exclama Chester Winston, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Le scénario du roman rappelle en effet le scandale qui passionna l'opinion publique il y a quelques mois ; mais le point de vue de M^lle^ Morissey est si différent de celui du vulgaire que je n'avais pas fait le rapprochement.

Il reprit, songeur, en regardant la jeune fille :

— Dans la réalité, Gérald Gaynor semble avoir joué un assez vilain rôle et apparaît comme un personnage peu sympathique, alors que Miss Morissey en fait un véritable héros et imagine autour de lui toute une ténébreuse intrigue dont il serait la victime.

Val gardait le silence. D'ailleurs aucun des convives ne s'adressait à elle. Ils semblaient avoir oublié sa présence. Le cœur de la jeune fille battait si fort qu'il lui semblait que tout le monde devait l'entendre. A son insu, du fait qu'elle connaissait maintenant Gérald, Val avait rendu le héros de sa pièce : « John Garth », plus sympathique encore que dans le roman, et elle avait poussé au noir le personnage de la femme : la froide et calculatrice « Laurel », ainsi que les deux complices de celle-ci. Si bien que Boyne et le secrétaire Sydney se rapprochaient davantage encore que le roman, à son avis, du « cas Gaynor ». Rien d'étonnant à ce que

ces messieurs en fissent la remarque. Et le titre : *Une Ténébreuse Intrigue*, s'appliquait à merveille au sujet.

Allait-on la décourager d'écrire sa pièce, à cause de la similitude du scénario avec le « cas Gaynor » ?

Elle qui espérait, par un plaidoyer pathétique, avec le tremplin de la scène, amener un revirement d'opinion en faveur de Gérald ! Allait-on lui retirer sa chance ? Elle se sentit défaillir à cette idée.

— J'étais en Amérique au moment du scandale Gaynor, dit Fred Winston, mais j'ai lu les journaux de l'époque. C'est sans doute ce qui m'a fait penser à un rapprochement avec la pièce de Miss Morissey. Le point de vue qu'elle adopte est si particulier que nul ne l'accusera de s'être inspirée de la réalité.

Val respirait déjà, mais Chester Winston lui jeta une douche froide. De nouveau, les trois hommes parlaient entre eux sans se soucier d'elle.

— Il me semble, dit Chester Winston, que le point de vue adopté par Miss Morissey accentue au contraire la ressemblance avec le cas Gaynor.

— Comment cela ? demanda Fred.

— Cette pièce, lorsqu'elle sera jouée, ravivera les vieilles discussions autour de l'affaire Gaynor et pourra causer mille ennuis à ses auteurs. Un vrai nid de guêpes !

— Quelle idée ! s'exclama Pankhurst, je n'en crois rien.

— Dans cette pièce seront mis en accusation des gens qui n'ont jamais été suspectés jusqu'ici : Ben Barstow et sa femme seraient en droit de poursuivre les auteurs en justice pour diffamation.

— Allons donc! protesta Fred. Ce serait avouer que Barstow et sa femme, Liliane, se reconnaissent dans les personnages antipathiques : Burleigh Boyne et Laurel. De même Herbert Stanley, le fidèle secrétaire, n'oserait pas se reconnaître dans Sildney Hallam.

— Savoir! Dans le roman, les personnages ne sont pas aussi tranchés et M^lle^ Morissey laisse au lecteur le soin de conclure. Tandis que, dans le plan de pièce qu'elle vient de vous exposer — beaucoup plus scénique, je le reconnais, et d'excellent théâtre — elle prend nettement parti. C'est dangereux! Si elle avait été aussi affirmative dans son roman que dans sa pièce, je n'eusse peut-être pas publié celui-ci dans le *Cosmos*.

— Vous me semblez bien timoré, Chester, dit Fred; quoi qu'il en soit, j'encourrai mes responsabilités et me déclare prêt à collaborer avec Miss Morissey. Son idée est géniale. Et cette situation d'un dramatique achevé.

Val se sentit renaître. Fred n'avait plus dans ses yeux cette lueur ironique du début. Elle lisait presque de la considération dans son regard.

— Miss Morissey, reprit Fred, permettez-moi de vous féliciter. Vous avez le sens du théâtre. A moins que vous n'ayez été inspirée tout simplemen'

— Merci! murmura Val, émue. Ce sujet m'. inspirée, en effet.

— Avez-vous écrit d'autres pièces? demanda Fred.

— Oh! de petits essais insignifiants. Je ne les ai jamais fait lire à personne.

— Me permettez-vous d'y donner un coup d'œil? demanda-t-il avec déférence.

— Volontiers! mais je n'y attache pas grande importance. Tandis que ce scénario me tient au cœur.

— Nous le réaliserons. M'acceptez-vous comme collaborateur?

Les joues de Val s'empourprèrent. De pâle, elle devint toute rose.

— C'est bien plutôt moi qui devrais demander: « M'acceptez-vous comme collaboratrice? » dit-elle en riant. Collaborer avec le célèbre Fred Winston! Il y a de quoi se gonfler d'orgueil.

— Ne soyez pas modeste, dit-il. Au début, je l'avoue, j'étais sceptique sur vos capacités. Mais, depuis que je vous ai entendue, je suis édifié. Vous avez des dons étonnants. Il n'y a plus qu'à les développer. A nous deux, je crois que nous ferons de la bonne besogne.

— J'en suis sûre! dit-elle avec enthousiasme.

— Me permettez-vous de mettre debout, *grosso modo*, les deux premiers actes. Vous me donnerez ensuite votre avis.

Les yeux de Val brillèrent.

— S'ils vous plaisent, dit Fred, nous travaillerons ensemble le dialogue. Sommes-nous d'accord?

— Certes! dit Val transportée de joie.

Elle songea à Gérald. Elle souhaita éperdûment faire triompher la cause de la justice. Mais plus encore, réhabiliter un martyr, faire aimer celui qui, désormais, occupait toutes ses pensées.

— Dites-moi, demanda tout à coup Chester, vous êtes du pays de Gaynor, du Yorkshire. Le connaissez-vous? Vous a-t-il jamais parlé de la... comment dirons-nous?

— De la tragédie de sa vie? compléta Val. Non, jamais.

Elle allait expliquer :

— Je l'ai vu hier pour la première fois et ne le connaissais jusqu'ici que par les journaux.

Et elle rougissait déjà à l'idée d'expliquer leur rencontre imprévue dans la salle à manger du Haridge Hôtel, quand Pankurst lui coupa la parole.

— Je suis désolé, mais je suis forcé de vous quitter, dit l'illustrateur, j'ai un rendez-vous important. Vos discussions au sujet de la pièce sont passionnantes, mais seul le roman m'intéresse. Nous sommes d'accord pour les illustrations, mon cher Chester? Bon, parfait, je me sauve.

Grâce à cette interruption, les trois hommes gardèrent l'impression que Miss Morissey ne connaissait pas personnellement son héros : John Garth.

VIII

VALENTINE, AUTEUR DRAMATIQUE

La vie pour Val Morissey prit dès cet instant les aspects d'un conte de fées.

Certes, Gérald avait quitté Londres, et, depuis leur miraculeuse rencontre, Val aspirait à une nouvelle réunion, mais son travail l'absorbait tant,

la pensée de Gérald y était si constamment mêlée, qu'elle ne souffrait pas trop de son absence.

N'était-elle pas pleine de sa pensée? Ne travaillait-elle pas pour lui en écrivant cette pièce qui devait bouleverser l'opinion et le réhabiliter aux yeux de tous?

Fred Winston s'était mis au travail avec ardeur. Il s'était présenté au Haridge dès le lendemain de leur entrevue au Savoy et avait peu après prié Valentine à dîner au Carlton.

— J'ai mis le premier acte de notre pièce debout, dit-il, et j'ai besoin d'en causer avec vous.

Mais, devant l'hésitation de Val, il décréta :

— Si vous le préférez, dînons ici, à votre hôtel.

Il choisit une table à l'écart qui, par une curieuse coïncidence pour Val, se trouva être celle devant laquelle Gérald s'était assis certain soir.

« Ce doit être sa table habituelle quand il est à Londres », songea-t-elle tout heureuse.

Et, tout en écoutant Fred Winston qui, entre deux services, lui lisait le premier acte d'*Une Ténébreuse Intrigue*, bâti sur le scénario, Val éprouvait un sentiment aigu de la présence occulte de Gérald.

C'était lui qui l'inspirait, lui qui lui suggérait telle réplique. Elle le voyait assis vis-à-vis d'elle. Mais soudain, au lieu de reconnaissance, il lui sembla lire un reproche dans ses yeux; avec terreur elle songea :

« De quel droit est-ce que je m'ingère dans sa vie privée, sa pauvre vie blessée, que je réveille des échos endormis? »

Son angoisse fut si forte qu'elle poussa une sourde exclamation de détresse.

Fred leva les yeux, surpris :

— Mon acte vous déplaît? demanda-t-il.

— Oh! non, loin de là. Mais il me semble que nous nous approchons trop près de la vérité. Qu'en pensera M. Gaynor? Je me demande si nous avons le droit de le mettre ainsi en scène?

— Bien sûr que nous en avons le droit, dit Fred. Nous faisons de Gaynor un personnage des plus sympathiques, un véritable héros.

— Oui, bien sûr... Mais ne devrions-nous pas changer notre héros de cadre, au lieu d'en faire un homme politique?

— Laissez! Fiez-vous à mon expérience. Nous transposons très suffisamment pour que personne ne trouve rien à redire à notre pièce. Nous faisons de Garth un héros! Que peut-il demander de plus? Je crains même que, pour la vraisemblance, nous ne chargions un peu trop les autres. Je n'imagine pas Liliane Gaynor, Barstow et Stanley aussi pervers que nous les faisons. Si vraiment ils avaient été capables d'un crime aussi odieux, il faudrait les vouer aux gémonies.

— J'ai toujours eu l'impression, dit Val d'un air rêveur, que Gérald Gaynor avait été englobé dans une mystérieuse intrigue, évidemment sans rapport avec celle que j'imagine et celle que nous mettons en scène. Si bien qu'il ne se reconnaîtra peut-être pas dans Garth.

— Qu'importe! Ni vous ni moi ne connaissons Gaynor! Et le sujet est magnifique. Cette pièce vous rendra célèbre, je vous en donne ma parole. Vous n'avez pas idée du succès que nous allons avoir. Après l'excellente publicité du roman dans le *Cosmos*, nous marchons à un triomphe.

— Le ciel vous entende !

Cette affirmation corroborait son pressentiment secret.

Aidée de Winston, elle travaillait à la réhabilitation de Gérald. Même si la publicité donnée à son aventure lui était pénible, il ne pourrait en vouloir à Val du revirement d'opinion qu'une pareille pièce ne manquerait pas de provoquer dans le public.

Valentine voyait aussi là un moyen détourné de faire comprendre à Gaynor qu'il avait désormais en elle une alliée, une amie. Un risque cependant. N'allait-on pas supposer (les Winston notamment) qu'elle était amoureuse de Gérald Gaynor, ce qui était la vérité. Tant pis, elle en courrait le risque.

Le travail avançait. Val y mettait tout son cœur.

Malgré elle, la jeune fille poussait au sombre les traîtres de l'intrigue dans sa pièce. Laurel, la femme coupable, Burleigh Boyne, le fourbe, qui la tenait à sa merci et qui devenait son mari, et le secrétaire indélicat qui avait trahi son bienfaiteur.

Il y avait au second acte une scène très forte, celle où Laurel, ayant fait copier les bijoux que lui avait donnés Garth, son premier mari, se voyait surprise par le secrétaire Sydney Hallam au moment où elle enfermait les originaux véritables et le collier de scarabées bleus dans le coffre-fort de Boyne.

Le chantage de Sidney Hallam, la terreur de la femme atteignaient une violence inouïe.

Chaque fois qu'ils se rencontraient, Val Morissey et Fred Winston confrontaient leur point de vue respectif et finissaient par s'entendre.

Ainsi Val avait décidé que John Garth, même

divorcé et désespéré d'être quitté par sa femme, amoureuse de Boyne, resterait fidèle à son ancien amour et ne porterait pas plainte contre les escrocs.

— Non, dit Fred, cela ne va pas. Il faut que Laurel découvre l'infamie de Burleigh Boyne, qui aura dilapidé jusqu'au dernier centime de la fortune que Laurel aura volée pour lui à son premier mari; il faut que, repentante, elle vienne supplier Garth de la reprendre. Mais l'amour de Garth sera mort, il la repoussera.

— Pourquoi son amour serait-il mort? demanda-t-elle d'une voix incertaine.

— Garth sera amoureux de sa dactylo, le seul être qui lui soit resté fidèle dans l'abandon général. Il nous faut un rôle de femme sympathique dans la pièce. Celui de Laurel est dur, antipathique; une antithèse s'impose.

— Vous croyez? demanda Val troublée.

— J'en suis sûr. Il faudrait une jeune fille pure, énergique, tendre et fervente. Quelqu'un dans votre genre, dit Fred, sans remarquer la rougeur de Val. Je vois assez bien une femme qui aurait un peu de votre type physique.

— Quelle idée! protesta faiblement Valentine.

— Vous n'avez jamais pensé à faire du théâtre. Non? Dommage! Je vous vois très bien jouant le rôle. Mais les actrices ne manquent pas!

Val gardait le silence, préoccupée. Que Fred prit légèrement le drame vécu par Gaynor, rien de plus naturel. Mais elle, l'amie de Gérald, avait-elle le droit d'en faire de la copie? Le doute à nouveau la tortura.

Car elle était son amie et il la considérait comme telle, puisqu'il lui avait envoyé des roses.

Peut-être, il est vrai, à cette minute, avait-il oublié jusqu'à son existence? Elle commençait à craindre son retour. S'il allait ne pas la reconnaître. Quel crève-cœur!

Dans une soudaine panique à cette pensée, elle était parfois tentée de donner congé de sa petite chambre au Haridge et d'aller se cacher ailleurs. Jamais alors elle ne saurait si Gérald se souvenait ou non d'elle.

Et quand la pièce serait jouée beaucoup plus tard, il ne se rappellerait plus du tout de Valentine Morissey.

— Je vais avoir un gros travail de mise au point sur *Une Ténébreuse intrigue*, dit Fred Winston. Je vais aller m'enterrer à la campagne. Ne vous inquiétez donc pas si je reste quelque temps sans vous donner signe de vie. Dès que j'aurai terminé, je vous préviendrai. Rien ne presse, d'ailleurs. Nous ne pouvons songer à faire jouer la pièce avant que mon frère ait publié votre roman dans le *Cosmos*. Ce serait lui couper l'herbe sous le pied que de défloror son succès. Sans compter que la publication en magazine vous fera une excellente publicité et préparera les voies. Aussitôt le roman paru, nous faisons jouer la pièce pour profiter du bruit qui ne manquera pas de se faire autour du roman. Vous saisissez?

Val saisissait parfaitement, mais ne pouvait s'empêcher de trembler.

— Vous croyez que mon roman dans le *Cosmos* aura du succès?

— Mon frère l'affirme. Pour ma part, j'en suis persuadé.

— Paraîtra-t-il bientôt? Voilà quelque temps

que je suis sans nouvelles de M. Chester Winston.

— Votre roman paraîtra dans une quinzaine. N'en avez-vous pas commencé un autre?

— Je devrais, mais mon cerveau reste cotonneux, murmura Valentine; puis, notre pièce prend entièrement mon esprit.

— Bien sûr! Ensuite, il y aura les répétitions qui nous absorberont, car pour bien faire, la pièce devrait passer au théâtre un mois après la publication du roman. J'ai déjà ménagé des travaux d'approche auprès d'un directeur de théâtre. Ce sera la bonne saison pour livrer notre combat. Sur ce, chère Mademoiselle et collaboratrice, je vous dis au revoir.

A la suite de cette conversation, Fred Winston disparut de Londres pour quelque temps. Il était allé « s'enterrer » à la campagne pour terminer la pièce.

IX

GÉRALD REVIENT

Val demeurait au Haridge. Elle n'avait pas eu le courage de fuir une nouvelle rencontre avec Gérald. Celui-ci était absent depuis près d'un mois. Val commençait à trouver le temps long.

Or, un soir, alors que Val dînait au restaurant de l'hôtel, vêtue de sa même petite robe noire

reteinte, assise à la même petite table, elle perçut parmi les garçons une certaine agitation.

Vivement, l'un d'eux placa sur la table où Val avait déjeuné un jour avec Fred, trois œillets dans un cornet de cristal.

Le maître d'hôtel s'approcha de cette table et s'inclina avec le sourire déférent qu'il avait pour les hôtes de marque.

Valentine, par-dessus son dos courbé, aperçut le buste de Gérald Gaynor.

Celui-ci, au même moment, reconnut la jeune fille et s'approcha spontanément, la main tendue.

— Comme je suis heureux de vous retrouver ici, Miss Morissey, dit-il de sa voix chaleureuse.

Elle avoua en rougissant :

— Et moi, je suis ravie de vous revoir.

Il eut une courte hésitation, puis proposa :

— M'autorisez-vous à m'asseoir à votre table? Nous causerions comme de vieux amis.

— Je vous en prie, dit la jeune fille toute joyeuse, oubliant, dans le plaisir de la réunion, ses appréhensions.

Elle affirma gaiement :

— Je commençais seulement à dîner.

Avec un sourire complice, le maître d'hôtel transporta le bouquet d'œillets à la table de la jeune fille. Celle-ci se sentait follement heureuse.

— Parlez-moi de vous, dit-il. Ainsi vous étiez journaliste à Driffield au *Courrier*? On ne m'y aimait guère, dans ce journal.

— Quelqu'un y avait de l'amitié pour vous, puisque j'y étais, avoua la jeune fille.

Il eut un rire charmant :

— Auriez-vous tenté d'y prendre ma défense?... Ç'eût été risquer votre situation.

Val eut envie de rire en songeant que précisément, cette défense lui avait coûté sa situation.

Une lueur malicieuse dans ses yeux dut trahir son secret, car Gaynor s'écria :

— Par Dieu! On vous a remerciée à cause de moi? Je vous ai causé un préjudice sans le vouloir?

— Allons donc! protesta-t-elle vivement. J'ai quitté le *Courrier de Driffield* de mon plein gré, je vous assure.

— Il y a combien de temps de cela? demanda-t-il, songeur.

— Le... le jour où je vous ai rencontré dans cet hôtel.

— Non! Quelle curieuse coïncidence. Racontez-moi comment les choses se sont passées?

Val gardait le silence, obstinément.

Il la regarda au fond des prunelles, et tressaillit. Par une étrange intuition, elle devina qu'il se rappelait dans tous ses détails leur première entrevue, l'intrusion d'Herbert Stanley, leur conversation.

— Je comprends, dit Gaynor d'une voix changée. Excusez mon indiscrétion, je sais maintenant que j'ai en vous, Miss Valentine, une amie sûre. Je voudrais cependant vous poser encore une question. Nous sommes-nous rencontrés dans mon ancienne existence? Vous étiez une petite fille, sans doute, en ce temps-là? Mais peut-être ai-je déposé une couronne de laurier sur votre tête, un jour de distribution de prix, à Driffield, lorsque j'étais ministre?

Rien ne pouvait embarrasser davantage Valen-

tine Morissey que cette question. En y répondant, Valentine craignait de laisser échapper son secret. Cependant, elle ne pouvait pas ne pas répondre. La franchise lui interdisait de recourir à un faux fuyant. Elle ne mentirait pas à Gaynor.

— Nous ne nous sommes pas précisément rencontrés. Mais je vous connaissais très bien d'après vos photographies; et, d'après ce que l'on disait de vous, je m'étais formé une opinion sur votre compte, différente de celle du vulgaire. J'éprouvais de la sympathie pour vous, en somme, essaya-t-elle de plaisanter.

— Au point de compromettre votre situation en prenant ma défense dans la presse de Driffield, la défense d'un homme qui se noyait et que tout le monde enfonçait sous l'eau à grands coups, murmura-t-il de sa voix chaleureuse! C'est, en effet, de la sympathie! Chère enfant, comment vous remercierai-je?

— N'insistez pas, je vous en prie, dit Val très émue, sinon vous allez me faire pleurer.

— Il ne manquerait plus que cela! s'exclama Gaynor alarmé. Je voulais vous exprimer simplement ce que je ressentais. Mon sort n'est pas méprisable. J'ai perdu toutes mes amitiés, mais j'en acquiers une nouvelle plus précieuse. Je ne suis pas à plaindre.

Devant un geste de protestation de la jeune fille, il affirma :

— Ce sujet de conversation vous déplaît, nous allons en changer. Puisque vous avez perdu votre situation à cause de moi, j'ai un peu le droit de m'inquiéter de votre avenir, de savoir des choses sur votre compte. Qu'allez-vous faire? Avez-vous

une situation en vue? Ou bien avez-vous une fortune personnelle?

Elle se mit à rire gaîment à cette supposition, et ce rire parut à Gérald délicieusement frais.

— Je n'ai pas encore de fortune, dit Val, mais j'espère en gagner une bientôt avec mon travail.

Elle faillit ajouter :

« J'ai écrit un roman et une pièce qui m'assureront peut-être la célébrité », mais s'arrêta à temps, craignant qu'il ne lui demandât le sujet de ses travaux.

Elle dit d'un air vague :

— Je me lance dans la littérature. L'on prétend que j'ai certains dons.

A son accent réticent, il supposa qu'elle écrivait des chroniques féminines dans les journaux de mode, sur les robes, l'hygiène, les enfants, les questions domestiques ou les recettes culinaires. Il n'osa lui faire préciser.

Alors, il se mit à parler de lui-même, de son amour des voyages, des lectures. Il avait visité quantité de pays et savait évoquer ses souvenirs d'une façon pittoresque. Il avait beaucoup lu et sa vaste érudition embrassait les questions les plus diverses.

Il ne fit aucune allusion à Liliane, son ex-femme.

— J'ai une ferme au Canada, dit-il tout à coup, j'en ai hérité de ma mère. Parfois, depuis que je suis... libre, je rêve d'aller m'installer là-bas... un millier d'hectares à cultiver... du bétail, la solitude, la vie simple, primitive, loin des intrigues... Cela est tentant. Avouez-le?

— Je comprends que ce rêve vous hante, vous devez avoir le dégoût de l'humanité.

— J'ai un gérant qui s'occupe de diriger cette

ferme en mon absence, reprit-il. Mais rien ne vaut l'œil du maître. Jamais je n'ai parlé de cette ferme, ni de mon désir de vivre là-bas à personne. Vous êtes la première. Pour désintéresser certaines gens, j'ai abandonné toute ma fortune; chose curieuse, je vis aujourd'hui sur les revenus modiques de cette petite ferme et aussi sur ce que me rapportent certains articles d'économie politique que j'écris sous un faux nom, un pseudonyme.

Un faux nom, Gérald Gaynor! Son cœur se fondit de pitié!...

La conversation ainsi amorcée se poursuivit pleine d'intimité et de charme, dans la fumée des cigarettes.

Gérald parlait et Val l'écoutait passionnément, séduite par son esprit, sa culture et son érudition.

Ils furent aussi étonnés l'un que l'autre lorsque le maître d'hôtel vint les avertir qu'il était près de minuit et qu'on fermait la salle du restaurant.

— Déjà! firent-ils d'une seule voix.

Ils se séparèrent après que Gérald eut fait promettre à Val de l'accompagner le lendemain au théâtre.

Leur amitié, ce soir, avait fait un pas de géant.

Seule dans sa chambre, Val s'affirma :

« Je ne puis laisser publier *Une Ténébreuse Intrigue* sous mon nom. Que penserait M. Gaynor? Il croirait peut-être que j'ai voulu le connaître pour le mettre dans mon roman. »

Elle poursuivit :

« Dès demain, j'enverrai un télégramme à M. Winston en lui disant d'annoncer mon roman sous le nom de Denis Morissey. Je prierai Fred

Winston de faire de même. Mieux, je téléphonerai. »

Un peu rassérénée par cette décision, elle s'endormit profondément, bercée de rêves agréables.

Dès l'aube, elle s'éveilla, le cœur en tumulte. Qu'adviendrait-il si Chester Winston lui annonçait que le roman était sous presse et qu'on ne pouvait supprimer le nom de Valentine sur les feuilletons?

En ce cas, Val sentait bien que jamais elle n'oserait reparaître devant Gérald.

Elle avait pu, avant de le connaître, écrire une histoire inspirée du drame vécu par Gaynor, et cela dans le but assez noble de réhabiliter un homme qu'elle estimait injustement accablé et méconnu.

Mais aujourd'hui qu'elle connaissait Gérald, qu'elle se disait son amie, le point de vue était tout différent. Gérald pourrait taxer Valentine d'indélicatesse, du fait qu'elle avait emprunté l'intrigue de son roman à la vie. Peut-être aimait-il encore Liliane, son ex-femme, devenue Mrs. Barstow, et en voudrait-il à la jeune fille de donner le vilain rôle à une femme qu'il avait chérie.

« Je ne puis, hélas! reprendre mon roman à M. Chester Winston, puisque j'ai déjà reçu de l'argent sur cette publication. De plus, le roman va paraître incessamment, il doit être sous presse, le contrat est formel, songea Valentine.

« Je ne puis non plus renoncer à mon nom de Morissey que je souhaite rendre célèbre. Changer mon prénom suffira. Il faut absolument que M. Winston y consente.

« Je signerai : « Denis Morissey », et ainsi, Gérald ne soupçonnera pas la véritable identité de l'auteur. »

En formant ce projet, en apparence anodin, la pauvre Valentine ne prévoyait guère les complications extravagantes dans lesquelles elle s'engageait.

Elle put s'endormir et sombrer dans l'oubli bienfaisant.

XI

LES AUTRES COMPLOTENT

Ce fut un rude soulagement pour Val d'apprendre, le lendemain, qu'il n'était pas trop tard pour changer son nom de « Valentine Morissey » en celui de « Denis Morissey » à la signature de son roman.

— Je ferai ce qu'il vous plaira, dit l'éditeur du *Cosmos*, et mon frère aussi, naturellement, mais, j'estime que vous avez tort. *Une Ténébreuse Intrigue* rendra votre nom célèbre, pourquoi en changer? On va vous prendre pour un auteur masculin.

— J'ai mes raisons pour cela, expliqua la jeune fille.

— Bien! je n'insiste pas! dit l'éditeur, qu'il en soit fait selon votre volonté. Au reste, un petit nom ou un autre, peu importe...

Tous les jours maintenant, Val et Gérald se rencontraient. Ils déjeunaient souvent ensemble et parfois aussi dînaient l'un près de l'autre.

Ce soir-là, justement, ils prenaient ensemble le café, à leur petite table, lorsque Herbert Stanley pénétra dans la salle du restaurant.

— Je ne vous attendais pas avant demain, dit Gaynor, visiblement contrarié.

Et il présenta son secrétaire à Miss Valentine Morissey :

— Une compatriote à moi, dit-il.

Il ajouta :

— Vous avez peut-être aperçu M^lle^ Morissey, il y a six semaines, la veille de notre départ pour l'Ecosse, dit Gérald, le soir où vous êtes venu me trouver ici même.

— Je me souviens fort bien de Miss Morissey, dit Stanley poliment, et suis honoré de renouer connaissance avec elle.

Mais son expression hostile démentait ses paroles.

Obscurément, Val pressentit que le secrétaire éprouvait pour elle autant d'antipathie qu'elle en ressentait pour lui.

« On dirait, songea-t-elle, qu'il a peur de moi. Mais non, c'est impossible. L'imagination m'égare et je confonds ma pièce avec la réalité. Je vois partout de « ténébreuses intrigues ».

Cependant, elle ne se trompait pas. Stanley avait peur d'elle.

« Le patron » (comme Stanley continuait à appeler Gaynor, malgré les protestations de celui-ci), n'avait jeté les yeux sur aucune femme depuis son divorce, depuis que la belle Liliane était sortie de son existence.

Et Stanley était désagréablement surpris de trouver Gaynor installé à la même table que

Miss Morissey, en termes fort amicaux, semblait-il, avec cette jeune fille surgie mystérieusement au même hôtel que lui. D'où venait-elle? Dans quel but cette « petite intrigante » s'était-elle rapprochée de Gérald Gaynor? Que cachait cette sympathie subite?

Stanley était soupçonneux de nature et il avait des raisons particulières et personnelles pour se montrer jaloux et ombrageux des nouvelles amitiés de l'ex-secrétaire d'Etat.

Deux heures plus tard, bien après que Val fût montée dans sa chambrette et que Stanley eût regagné la sienne, un observateur invisible aurait pu voir le secrétaire de M. Gaynor se glisser hors de l'hôtel pour aller jeter dans la plus proche boîte aux lettres une enveloppe portant la suscription suivante :

Mrs. Benton Barstow
Links Hôtel, Driffield, Yorkshire

Si le même observateur avait pu déchiffrer la missive, voilà ce qu'il aurait lu :

Ma chère Liliane,

Vous devez vous ennuyer ferme dans ce trou de Driffield depuis le temps que vous vous y terrez. Car je suppose que vous n'êtes pas plus fanatique du golf que Ben.

Cependant, quand deux êtres s'ennuient ensemble, la meilleure façon peut-être d'occuper le temps est de se livrer à ce sport de tout repos pour la conversation.

J'espère que Ben a mis le grappin sur son millionnaire et l'a intéressé à toutes ses affaires.

D'après ce que vous me mandez dans votre dernière missive, Ben a grand besoin de nouvelles sources pour alimenter ses finances à sec.

Je vous écris aussitôt de retour à Londres, où j'ai débarqué vingt-quatre heures plus tôt que je ne pensais.

J'étais chargé par G. G. de lui trouver un couple de bétail reproducteur des Highlands (vous savez qu'il s'adonne désormais au fermage au Canada). J'ai trouvé votre ex-mari en train de dîner au restaurant. Tenez-vous bien, il n'était pas seul. Une charmante jeune fille lui faisait vis-à-vis. J'ai dit : une jeune fille ! Elle n'est pas spécialement jolie. Elle est modestement habillée, mais elle a de beaux yeux dont elle se sert pour contempler J. G. avec une admiration non dissimulée.

Il me l'a présentée ainsi : « Miss Valentine, une compatriote à moi », et il a ajouté : « Vous l'avez déjà rencontrée, il y a six semaines, la veille de notre départ pour l'Ecosse. »

Je me suis souvenu aussitôt. Elle ne connaissait pas alors G. G. et semblait une petite provinciale fraîchement débarquée à Londres, mais, depuis, elle a pris de l'assurance.

Son intimité avec G. G. a fait de rapides progrès. Cette intimité ne me dit rien qui vaille. Peut-être y attaché-je trop d'importance, mais, à votre place, je me méfierais. Cette jeune fille est journaliste. Quel intérêt peut-elle bien avoir à fréquenter G. G. assidûment? Celui-ci n'est plus une vedette pour première page de quotidien, il n'a plus aucune influence politique et ne peut rien pour per-

sonne. Qu'espère donc Miss Morissey? Son attitude me paraît des plus louches.

Je me suis demandé s'il n'y avait pas une corrélation entre votre présence à Driffield et celle de Miss Morissey à Londres; mais laquelle? Je me perds en conjectures.

Vous devriez faire une enquête à Driffield, savoir quelle y était la réputation de cette jeune fille et pourquoi elle a quitté la ville. Cela vous sera facile.

Même en admettant (ce qui m'étonnerait) que Miss Morissey n'ait aucune arrière-pensée et soit tout simplement amoureuse de G. G., je crois qu'il est de notre intérêt d'empêcher cette idylle. L'argent que peut encore gagner G. G. doit vous revenir en totalité, et l'éventualité d'une seconde Mrs. Gaynor serait désastreuse.

Parlant d'argent, j'ai plaisir à vous annoncer la décision de G. G. : « Tout ce que je gagne comme administrateur de ma société, a-t-il dit, servira, jusqu'au dernier centime, à alimenter la pension que je me suis engagé à verser à Liliane. »

Cependant, je le soupçonne d'être las de cette contrainte. Par moments, il a la tentation de tout envoyer promener, de prendre femme pour aller s'établir fermier au Canada. Cela ne doit pas être. *Nous devons le garder à vue.*

A votre place, je laisserais Ben à Driffield se débrouiller avec son millionnaire et je viendrais tenter le grand jeu auprès de votre ex-époux en faisant appel à ses sentiments d'honneur, à son amour d'autrefois, car il vous a passionnément aimée.

Si vous tardez, G. G. est capable de donner sa démission, comme il a renoncé à la politique. Alors,

plus rien à espérer de lui. Ce doit être tentant pour vous de voir si vous avez encore de l'influence sur G. G. Par la même occasion, vous verrez cette Miss Morissey et vous vous ferez une opinion sur cette jeune fille. Tâchez de vous documenter auparavant sur son compte à Driffield.

J'insinue de temps en temps à G. G. que je suis resté en correspondance avec vous, que vous ne l'oubliez pas et que vous vous êtes plusieurs fois enquis de sa santé, lui laissant ouvertement entendre que vous regrettez votre second mariage et n'y avez pas trouvé le bonheur.

Il n'a certainement pas la moindre idée que Ben a été à la base de toute l'affaire, *et soupçonne encore moins que j'ai pu y être mêlé. Aussi, soyez prudente. Il continue à croire que vous aviez perdu la tête à cause de vos dettes de jeu et que vous avez cédé à un moment de tentation en vendant vos bijoux et en les remplaçant par des copies. Il est persuadé que vous vous étiez réellement dépouillée du collier de scarabées bleus et que Benstow vous l'a racheté par la suite.*

Jamais il ne parle de ce qu'il a souffert à cause de vous, d'où je conclus qu'il vous aime encore. Il vous sera facile de vous en assurer.

Si j'étais un garçon timoré, je tremblerais qu'il ne découvrît mon rôle dans cette affaire. Ce jour-là, sa colère serait terrible. Il n'est pire mouton qu'un mouton enragé. Mais pourquoi découvrirait-il notre duplicité, chère Liliane?

Quant au remords, c'est un sentiment que j'ignorerai toujours, grâce au ciel! Heureusement pour moi!

Vôtre, fidèlement, H. S.

XI

TRANSES

Deux jours plus tard, Val s'éveilla avec le sentiment pénible d'une immense catastrophe. Elle fut en peine, d'abord, d'expliquer ce sentiment, puis elle comprit : ce matin débutait dans le *Cosmos* son roman : *Une Ténébreuse Intrigue.*

Val téléphona qu'on allât lui quérir un numéro de la revue. Elle avait besoin de se rassurer. A se relire, à voir son roman illustré, celui-ci lui paraîtrait peut-être totalement différent comme intrigue du cas Gaynor.

Cette similitude lui devenait une véritable obsession. Elle craignait par-dessus tout l'opinion de Gérald et son mécontentement s'il se reconnaissait sous les traits de Garth.

— Entrez, cria-t-elle d'une voix défaillante, en réponse au coup frappé à la porte.

C'était la femme de chambre apportant le magazine sur le plateau du petit déjeuner.

Le nom de Denis Morissey, sur la couverture, frappa ses regards.

Ses mains tremblaient en ouvrant la revue. Son roman s'affichait en première page sous une jolie illustration de Pankhurst.

Grâce au ciel, la silhouette, les traits de Garth

crayonnés par le dessinateur ne rappelaient en rien ceux de Gaynor. Ce lui fut un réconfort.

Après tout, sauf pour quelques initiés, personne ne penserait rapprocher *Une Ténébreuse Intrigue* du cas Gaynor. Et, d'après les réponses de Gaynor à ses questions insidieuses, elle avait conclu que Gérald ne lisait jamais le *Cosmos*. Il était bien improbable qu'il l'achetât cette fois-ci. Elle pouvait dormir sur ses deux oreilles.

Un peu rassérénée, elle but son café au lait qui refroidissait dans sa tasse, mais elle s'arrêta de nouveau, en voyant écrite en grande manchette sur le *Daily Mail* l'annonce suivante :

Le Cosmos *commence aujourd'hui la publication sensationnelle d'un roman de Denis Morissey, intitulé :* Une Ténébreuse Intrigue.

Du coup, elle reposa sa tasse sur le plateau, le cœur en tumulte. Gérald lisait le *Daily Mail*, cette annonce lui sauterait aux yeux. Pourvu qu'il n'eût pas la curiosité d'acheter le *Cosmos* !

Or, à cette même minute, Gérald lisait le *Daily Mail*.

« Denis Morissey, murmura-t-il, un roman dans le *Cosmos*, je n'ose espérer qu'il s'agisse de ma jeune amie. Elle m'eût annoncé cette grande nouvelle. Un roman dans le *Cosmos* est un événement ! A moins qu'elle n'ait voulu me faire une surprise. Peut-être m'annoncera-t-elle triomphalement son succès ce soir. »

Ils devaient, en effet, dîner ensemble.

Gérald Gaynor n'était pas amateur de romans,

mais un roman de sa jeune et sympathique amie, il le lirait certainement.

Stanley, sauf quand il était invité, ne prenait pas ses repas avec le patron. Les deux hommes avaient peu de contacts, sauf en ce qui concernait le travail.

En fait, Gaynor, après sa disgrâce, aurait bien voulu faire l'économie d'un secrétaire, mais Stanley s'était montré si loyal et avait tant insisté pour rester auprès de lui, que Gérald n'avait osé le remercier.

— Je resterai même sans appointements, avait dit celui-ci. Je viens d'hériter d'une vieille tante une somme de deux mille livres; si j'osais même, Monsieur, je vous supplierais d'en accepter la moitié.

Gérald avait refusé naturellement, touché malgré tout par cette preuve d'« amitié ».

Stanley avait fait quelques placements heureux, disait-il, et semblait maintenant fort à son aise. Il dépensait sans compter, toujours bien habillé, s'offrant de bons repas et de gros cigares, fréquentant le théâtre et les cabarets à la mode.

Il se couchait à l'aurore et se levait tard. Ce matin-là, cependant, il fit effort pour sortir de son lit vers 10 heures, « le patron » lui ayant donné des lettres à taper à la machine.

Il aperçut dans son courrier une enveloppe dont l'adresse était de l'écriture de Liliane Barstow, sans doute une réponse à sa lettre, et l'ouvrit :

Impossible de quitter Ben en ce moment, disait-elle, *ma présence lui est bien nécessaire pour l'aider à pressurer ce vieux citron coriace. Mais, dès que*

je verrai la possibilité d'accourir à Londres, je vous préviendrai par télégramme ou par téléphone.

C'est alors que Stanley déplia le *Daily Mail*.

« Tiens, murmura-t-il en lisant l'annonce du *Cosmos* qui se détachait en gros caractères, Denis Morissey?... Serait-ce la petite Morissey? Le nom n'est pas si commun. Elle écrit donc des histoires?

Et comme Stanley était abonné au *Cosmos* qu'il recevait chaque mois et lisait d'un bout à l'autre, il prit le magazine qui figurait aussi dans son courrier et lut sur la couverture illustrée : *Une Ténébreuse Intrigue.*

Sans aucun soupçon et poussé par une curiosité des plus banales, il lut les premiers paragraphes d'un œil distrait. Mais, bien vite, il fut saisi par le sujet et dévora littéralement ce premier feuilleton, qui représentait la moitié du roman. Alors, le magazine lui échappa des mains, et tomba sur le tapis. Il s'enfonça dans son oreiller pour réfléchir. La similitude de l'intrigue avec le cas Gaynor lui était apparu du premier coup d'œil.

« Il ne s'agit pas d'une coïncidence, décréta-t-il. Denis Morissey n'est autre que cette jeune Valentine et l'histoire de Garth ressemble à celle de Gaynor comme une pomme ressemble à une autre pomme. Pas d'erreur ! »

Stanley savait beaucoup de choses, mais il ignorait ce qui se passait en matière d'édition et qu'un roman est accepté par un magazine souvent assez longtemps avant d'y être publié. Il se persuada :

« Cette petite est venue à Londres et elle est descendue au Haridge uniquement dans l'espoir

de rencontrer Gaynor et de documenter son roman. Sa curiosité n'était que littéraire. »

Dans l'ensemble, Stanley se sentait soulagé. Il croyait avoir percé à jour le mystère de la présence de Valentine à Londres, le secret de l'intérêt qu'elle témoignait à Gaynor et il croyait tout expliquer en déclarant :

« C'est une femme de lettres. Ayant entendu parler, à Driffield, du cas Gaynor, elle a voulu faire un roman à scandale. Le pauvre patron ne se doute pas qu'il a réchauffé un serpent en son sein : il va être furieux. Excellente occasion d'interrompre, par ma révélation, son idylle naissante.

« Il lui dira son fait, à cette péronnelle ! »

Ravigoté par cette perspective, il sauta à bas de son lit, prit son bain, s'habilla, regrettant de ne pouvoir aller trouver Gaynor avant midi. Mais il n'aurait pas osé enfreindre les ordres du patron.

— Je vous attends à midi, avait dit celui-ci.

Stanley se mit à rire, à l'idée de la bonne surprise qu'il réservait à son cher patron.

« S'il commençait à s'emballer sur cette pécore, murmura-t-il, voilà qui va le doucher. »

XII

PERFIDES INSINUATIONS

Gaynor se sentait plus heureux que d'habitude ce jour-là, presque rajeuni. Une jeune fille avait opéré ce miracle. Cette Valentine Morissey, entrée

dans sa vie par le plus grand des hasards. Dès le premier regard, elle lui avait plu. Il se souvenait de son accent lors de leur première rencontre quand elle avait affirmé :

— Je suis votre amie.

Lorsqu'il l'avait revue après sa courte absence, il avait compris, à sa joie, combien elle lui tenait déjà au cœur.

Chaque soir, maintenant, il avait besoin de sa présence. Les jours où il ne la voyait pas étaient pour lui des jours perdus.

La veille encore, ils avaient assisté ensemble à un beau concert.

Troublé par la musique, il s'était enhardi à lui prendre sa main un moment. Elle ne l'avait pas retirée.

Jamais il ne l'avait vue aussi douce ni aussi affectueuse.

Cependant, elle lui avait paru soucieuse la veille, et il avait cherché en vain quelle pouvait être la cause de ce souci? Il eût été très étonné d'apprendre que la seule crainte de perdre l'amitié de Gérald tourmentait à ce point Valentine.

Dans le taxi qui les ramenait à l'hôtel, il avait résisté à la tentation folle de prendre la jeune fille dans ses bras, de l'embrasser avec fougue. Non sans peine!

Valentine lui en imposait. Seul, un fiancé avait le droit d'embrasser sa fiancée, et Gérald hésitait à poser une candidature de ce genre.

Modestement, il se persuadait qu'il était trop âgé et trop triste pour prétendre à la main d'une jeune fille, même en admettant qu'on supprimât les autres barrières. Il avait quarante ans, elle, vingt-

deux. Il ne possédait plus aucune fortune personnelle, sauf ce qu'il gagnait comme fermier au Canada et comme journaliste. Le reste était hypothéqué. Enfin, son nom avait été mêlé à un scandale. Il ne se sentait pas le droit de l'offrir à Valentine.

L'accepterait-elle, d'ailleurs? Bien improbable.

Le fait qu'elle se fût montrée bonne et compatissante n'impliquait nullement qu'elle fût prête à partager sa vie.

Certes, quoiqu'elle n'eût jamais fait allusion au passé de Gaynor, il savait qu'elle croyait en lui.

Lui-même évitait toute allusion à ce passé, puisque, pour se défendre, il eût dû accuser.

D'ailleurs, même croyant deviner qu'elle ne repousserait pas sa demande en mariage, Gérald ferait-il cette demande? Non, sans doute. Il se posait le dilemme sans oser le résoudre.

Pourquoi, alors, se sentait-il si heureux, l'esprit si alerte, le cœur si jeune? Il renaissait, positivement. Des aspirations de jeune homme l'animaient. C'est que l'amour qu'il ressentait pour Val Morissey était bien différent de celui qu'il avait éprouvé pour Liliane, jadis.

Même en faisant effort, il ne parvenait pas à se souvenir de ses sentiments d'alors. Avait-il vraiment aimé Liliane? Il se prenait à en douter. Cet amour lui laissait un confus sentiment de souffrance et d'amertume, rien de plus.

Cependant, il avait pitié de Liliane et ne la détestait pas d'avoir causé sa ruine et brisé sa carrière.

Elle avait agi ainsi par inconscience et enfan-

tillage. On ne pouvait lui en vouloir, et Gaynor était généreux.

« Je me demande ce qu'éprouverait Valentine si je lui demandais... »

Trois coups secs frappés à la porte annoncèrent le secrétaire.

— Entrez ! cria Gaynor, sans achever sa pensée.

Tandis que Stanley entrait dans la pièce, un gros portefeuille sous le bras et des lettres à la main, Gaynor donna machinalement un coup d'œil à la pendule. Celle-ci ne marquait pas encore midi ; Stanley était en avance. Gaynor remarqua son expression concentrée.

— Bonjour, mon vieux, dit-il cordialement. Vous avez l'air sinistre. Que se passe-t-il ?

— Oh ! rien de grave pour moi, dit Stanley. Mais je crois que vous allez perdre une amitié, mon cher patron.

Gaynor leva des sourcils surpris.

— M'en reste-t-il encore à perdre ? railla-t-il doucement. En dehors de la vôtre...

— Je ne parle pas des amis d'autrefois, mais de vos nouvelles amitiés. Tenez, patron, lisez cela. Je ne tournerai pas davantage autour du sujet.

Il lui tendit le magazine sur la couverture duquel s'étalait le nom de Denis Morissey.

— Denis Morissey ? répéta Gaynor. Ah ! oui, j'ai vu ce roman annoncé dans le *Daily Mail*. Et après ?

— Miss Morissey vous avait annoncé cette publication ? demanda Stanley, perfide.

— Pas le moins du monde. Qu'est-ce qui vous fait supposer qu'il s'agit d'elle ? Son nom est Valentine et Denis est un nom d'homme.

— Lisez ce premier feuilleton, patron, dit le

secrétaire, et vous verrez alors qu'il s'agit bien d'elle et non d'une autre.

Un peu troublé, mais ayant grand soin de cacher son émoi, Gaynor prit le magazine d'un air détaché.

— Fort bien, dit-il. Je lirai cette élucubration plus tard et ce soir je vous donnerai mon impression, si cela vous intéresse. Mais j'ai des choses plus pressantes à faire pour l'instant. Donnez-moi ces lettres à signer, pour commencer.

— Voici les lettres, patron, mais à votre place, je lirais le roman de Miss Morissey avant de revoir celle-ci.

Agacé de cette insistance, Gaynor, sans répondre, prit les lettres et les signa d'une main qui ne tremblait pas.

Stanley en éprouva un vif dépit.

— Ecrivez ce que je vais vous dicter, dit Gaynor.

Et, d'une voix unie, pendant une heure, il dicta à son secrétaire quelques lettres d'affaires et un article d'économie politique destiné à une grande revue.

— Je crois que c'est tout, dit-il enfin. Je n'aurai pas besoin de vous avant cinq heures, Stanley. Nous verrons alors ce que nous apportera le courrier.

Stanley, qui s'était imaginé que Gaynor se jetterait sur le *Cosmos* et dévorerait le roman, fut très déçu. Il eût aimé lire sur le visage du patron ses impressions et s'en délecter, puis discuter de l'intrigue avec lui.

S'était-il trompé en s'imaginant que Gérald Gaynor entretenait pour Miss Morissey des sentiments autres que ceux d'une parfaite indifférence?

Non, son calme était affecté, et il brûlait cer-

tainement de lire le roman de sa jeune camarade. Mais il n'en ferait rien en la présence de son secrétaire. Force fut à celui-ci de prendre congé.

« Je parie, songea-t-il, que, sitôt la porte refermée, il va se jeter sur *Une Ténébreuse Intrigue.* »

Il avait deviné juste.

Val passa une journée atroce.

Elle avait commencé quelque temps auparavant un nouveau roman auquel il lui fut impossible de travailler. Une seule pensée primait toutes les autres :

« Aura-t-il lu le premier feuilleton d'*Une Ténébreuse Intrigue,* et, s'il l'a lu, qu'en pensera-t-il? Je ne pourrais supporter son mécontentement. »

Elle essaya de se rassurer :

« Jamais il n'achète le *Cosmos.* Donc, aucune raison pour qu'il lise mon roman, cette fois-ci. »

Mais un pressentiment de malheur l'agitait.

De bonne heure, après le déjeuner, — Gérald n'avait pas pris son repas à l'hôtel — Valentine sortit faire une promenade dans Bond Street, afin de distraire si possible la préoccupation de son esprit par la vue des jolis étalages.

Elle souhaitait aussi s'acheter une robe de soirée pour remplacer la petite robe teinte noire qui commençait à montrer la corde. Elle voulait se faire belle ce soir pour Gérald qui l'avait invitée à dîner.

Elle s'arrêta devant une vitrine qui exhibait de ravissantes toilettes de soirée.

L'une d'elles la séduisit plus particulièrement.

C'était une robe de crêpe georgette, d'un rose très doux, couleur fleur de pêcher, d'une coupe élégante. Val s'imagina dans cette robe et ne put

résister à la tentation. Elle entra dans le magasin.

La robe lui seyait à ravir.

— On dirait qu'elle a été faite pour Mademoiselle, affirma la vendeuse.

Val paya la robe d'un chèque et s'avisa qu'après l'achat des bas de soie et des souliers, son capital se réduisait à peu de chose. Sans compter qu'il lui fallait maintenant un petit manteau de velours assorti à la robe.

Justement, la vendeuse avait ce qu'il lui fallait :

— Mademoiselle profiterait d'une occasion.

— Qu'on me livre tout cela à l'Hôtel Haridge, dit Val, effrayée de sa prodigalité.

Elle se dit :

« Je peux bien faire cette folie, puisque la pièce que j'ai écrite en collaboration avec Fred Winston doit m'enrichir. »

Elle soupira, tout émue :

« Et ce soir, je paraîtrai à mon avantage aux yeux de Gérald... »

Elle redoutait et souhaitait tout ensemble cette rencontre. Quelle expression lirait-elle sur son visage dès le premier abord?

XIII

DINER EN TÊTE A TÊTE

L'heure du dîner arriva enfin! Tremblante, le cœur en tumulte, Valentine descendit dans le hall, où Gérald, en tenue de soirée, se tenait déjà.

Elle crut défaillir d'émotion en affrontant son regard.

Mais il l'accueillit comme à l'ordinaire, aussi cordialement.

— Quelle jolie robe ! dit-il galamment.

Il venait de penser : « Est-ce avec le prix de son roman qu'elle s'est acheté cette toilette ? »

Mais, à voix haute, il demanda :

— Cela vous est égal de venir dîner dans un endroit paisible ? Je n'ai pas envie d'entendre le jazz.

De nouveau, ses transes la reprirent. Avait-il un souci ? Aurait-il lu son roman ? Cette incertitude la torturait.

Gérald choisit un petit restaurant espagnol où l'on servait des spécialités telles que la garbure : délicieuse soupe de légumes, le jambon glacé au sucre, la merluche à la tomate, le poulet aux piments doux accompagné de riz à la Valencienne.

Le pétillant manzanilla scintilla dans les verres et le vin de Malaga arrosa agréablement ces mets relevés.

Ils causèrent d'abord de choses et d'autres. Mais tous deux avaient la même pensée. Cependant, Gérald ne savait comment attaquer le sujet qui lui tenait au cœur. Soudain, il eut une inspiration.

Pendant tout le repas, il rumina son projet. Il voulait à tout prix savoir si oui ou non Valentine était l'auteur du roman publié dans le *Cosmos*, si elle était entrée en rapports avec lui dans le but unique de l'intégrer tout vif dans son roman.

Cette supposition lui faisait horreur. Valentine semblait si jeune, si franche, si loyale. Impossible qu'elle eût agi uniquement par calcul.

Il contemplait sa gracieuse silhouette, ses traits si fins, et n'y pouvait croire! Elle était ravissante, ce soir, dans cette robe élégante, dont la couleur donnait à son teint un éclat inhabituel. Sa radieuse présence troublait Gérald et le rendait timide.

Comme Valentine parlait de son grand-père qui avait publié des souvenirs entomologiques, et de son père, féru d'histoire, et auteur de certains articles d'érudition, Gérald vit là un moyen de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Vous appartenez, en somme, à une famille lettrée, dit-il. Peut-être avez-vous d'autres parents qui écrivent. Ce matin, je lisais dans le *Cosmos* un roman d'un certain Denis Morissey. Serait-ce un de vos parents?

Val crut qu'elle allait s'évanouir. Son pressentiment ne l'avait pas trompée.

L'effort qu'elle dut faire pour se dominer l'empêcha de mesurer l'étendue du désastre. Elle devinait le soupçon de Gérald, et qu'il l'avait emmenée dans cet endroit paisible uniquement pour lui demander :

— Est-ce vous l'auteur d'*Une Ténébreuse Intrigue?* Est-ce vous qui m'avez mis tout vif dans ce roman?

A la façon délicate dont il avait tourné sa question, il avait l'air de s'excuser de douter de la bonne foi de Valentine. Il lui fournissait en somme l'occasion, soit de nier, soit de confesser sa faute.

Oui, sa faute! Dans sa détresse, Valentine oubliait le motif noble qui l'avait poussée à écrire ce roman : la réhabilitation d'un innocent. Elle en venait à s'accuser d'avoir commis une indélica-

tesse en s'inspirant de l'histoire de Gérald, sans l'assentiment de celui-ci.

« Si je lui dis que je suis l'auteur de ce roman, je perds son amitié à jamais », se persuada-t-elle dans son affolement.

Son effroi fut tel à cette perspective que, la tête pleine de confusion, elle résolu de garder, coûte que coûte, cette amitié.

Elle biaisa :

— Je cherche dans mes souvenirs, balbutia-t-elle, effrayée de son mensonge, mais je ne crois pas avoir de romancier dans ma famille...

— Avez-vous lu le numéro d'aujourd'hui du *Cosmos?* demanda-t-il d'un air sévère.

— Je... Je n'ai pas eu le temps de lire ce matin... J'étais... très occupée. Et cet après-midi... je suis sortie pour m'acheter cette robe...

Elle ne le regardait pas, sinon elle eût pu lire dans ses yeux un regard de soulagement immense. Une fille comme Valentine ne pouvait pas mentir! Donc, le soupçon qui l'avait effleuré n'était pas fondé. Les insinuations de Stanley tombaient à faux. Gérald voulut cependant se faire encore rassurer.

— Si vous aviez lu le roman de votre homonyme, dit-il, vous comprendriez le pourquoi de ma question. Le roman de Denis Morissey : *Une Ténébreuse Intrigue*, est un bon roman au point de vue public. Mais, à mon point de vue à moi, je le trouve cruel, car l'intrigue offre des analogies flagrantes avec une aventure que j'ai vécue. Et le point de vue qu'a adopté l'écrivain, et qui consiste à jeter tout le poids de la faute sur une femme qui m'a tenue autrefois de près au cœur, m'est parti-

culièrement pénible. Il m'eût été désagréable, je l'avoue, que cette histoire eût été écrite par... quelqu'un me connaissant.

Il s'arrêta un instant, puis reprit d'une seule haleine :

— Chère petite amie très chère, il faut que je vous confesse le soupçon que j'avais eu... un soupçon stupide... J'avais craint... Mais non, n'en parlons plus... J'étais victime d'une ridicule aberration, et la coïncidence de votre nom avec un homonyme a causé le malentendu. Excusez-moi et causons d'autre chose.

Mais Valentine avait compris. Gérald avait craint que Valentine eût cherché à faire sa connaissance uniquement par curiosité et pour le mettre tout cru dans son roman.

Cela n'était pas, bien sûr! Mais Valentine supposa que Gérald, en apprenant qu'elle était l'auteur du roman, la blâmerait d'avoir eu l'indélicatesse de s'inspirer d'une histoire vécue pour en faire de la matière à feuilleton.

Comment Valentine expliquerait-elle maintenant à Gérald qu'elle avait écrit le roman avant de le connaître, uniquement par sympathie pour lui, comme on écrit un plaidoyer, et parce qu'elle avait l'impression de servir sa cause? N'avait-elle pas deviné, à travers les polémiques de presse, que Gérald était la victime d'une abominable injustice?

Comment lui expliquer que le roman avait été accepté par le *Cosmos* avant qu'elle connût Gérald? La croirait-il? Ne garderait-il pas toujours un doute? Mieux valait se taire.

Cette situation était atroce. Valentine ne voyait pas d'autre issue pour en sortir que le silence. Elle

ne voulait pas perdre son amitié et son estime. Mais il lui en coûtait de s'enfoncer dans un mensonge.

Elle leva les yeux vers lui, le vit pâle avec deux grands cernes sous ses paupières. Elle-même ne devait pas paraître dans son état normal, car il remarqua :

— N'êtes-vous pas souffrante? Vous êtes toute blanche.

Elle répondit, les lèvres sèches :

— Vous-même n'avez pas très bonne mine.

— C'est que je me suis tourmenté stupidement. J'ai douté de vous et cela me fait mal. Voyez-vous, Valentine, je vous aime, je souhaite vous épouser.

Il s'arrêta, effrayé de son audace et de l'aveu qui venait de lui échapper. Il n'avait pas voulu du tout parler à la jeune fille de son amour. Il avait, au contraire, décidé de le garder secret, au fond de son cœur.

Cependant, il tremblait de lui avoir déplu.

— Je ne comptais pas vous parler si tôt, pardonnez-moi, dit-il. Mais c'est plus fort que moi, j'étouffe! Il faut que vous sachiez ce que vous représentez pour moi. Vous êtes la seule lueur qui ait brillé dans les ténèbres où je me débats. Du jour où je vous vis, je compris qu'il pouvait encore exister du bonheur pour moi en ce monde. Mon vieux cœur racorni s'est mis à battre. Vous étiez celle que j'attendais depuis toujours.

— Oh! fit-elle, suffoquée de joie, Gérald, dites-vous vrai? Est-ce possible? Ce serait trop beau; car je vous aime depuis bien plus longtemps encore; je vous aimais avant de vous connaître!

Je vous admire tellement. Vous êtes un homme supérieur!

— Hélas! Je n'ai rien d'un homme supérieur!

— Je vous admire passionnément, dit la jeune fille, les larmes aux yeux. Vous êtes l'être le plus noble et le meilleur que j'aie jamais rencontré.

— Vous êtes trop indulgente, chérie! Je suis une épave et je n'ai pas le droit de lier mon existence brisée à celle d'un être jeune et neuf qui a tant de possibilités devant lui.

— La plus belle perspective pour moi serait d'imaginer mon existence liée à la vôtre, Gérald, dit-elle avec feu.

Mais elle se rappela dans une angoisse soudaine ce qui les séparait, et son cœur se serra. Avouer la vérité maintenant? Impossible! Il la mépriserait profondément, sa tendresse se changerait en aversion, tout serait rompu entre eux. La panique s'empara de Valentine à cette idée. Elle l'aimait, elle ne pouvait plus renoncer à lui!

Comme tous les êtres sensibles et scrupuleux, elle s'exagérait l'énormité de sa faute qui lui apparaissait monstrueuse, démesurée. Elle se persuada que Gérald ne lui pardonnerait jamais son mensonge, et elle ne vit d'autre issue que dans la dissimulation.

Il se pencha tendrement vers elle, lui prit la main par-dessus la table.

— Chère petite Valentine, supplia-t-il, consentez-vous à être ma femme chérie?

Luttant contre son désir, Valentine murmura, réticente :

— Ne parlons pas encore de fiançailles. Con-

naissons-nous d'abord un peu mieux. Vous ne savez rien de moi, Gérald.

— Je sais que vous me plaisez follement et que je ne pourrais plus me passer de vous, de votre chère présence, désormais.

— Croyez-vous? demanda-t-elle, reprise d'espoir. Je cache peut-être des défauts affreux.

— C'est impossible! dit-il avec ardeur. Un charmant visage comme le vôtre ne peut mentir.

Valentine s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux. S'il savait! Elle fut sur le point d'avouer son secret, de solliciter le pardon de Gérald.

Mais, celui-ci, tout à son idée, ne lui en laissa pas le temps.

— Valentine, ne me retirez pas votre tendresse. Ne soyez pas coquette. Vous m'avez laissé entendre que je ne vous déplaisais pas; donc, rien ne s'oppose à notre mariage. Acceptez de m'accompagner demain chez un bijoutier. Je veux qu'un anneau de fiançailles scelle notre entente.

— Pas encore, Gérald, je vous en conjure! s'exclama Valentine, reprise de scrupule.

— Vous ne m'aimez pas? demanda-t-il, tout pâle, en lâchant la petite main qu'il tenait dans la sienne.

Elle se sentit aussitôt abandonnée et prit peur.

— Je vous adore, Gérald. Si je refuse de rien brusquer, c'est non à cause de moi, mais à cause de vous, parce que je ne veux pas que vous vous repentiez par la suite d'avoir montré trop de précipitation. Si je n'écoutais que mon cœur, je tomberais dans vos bras et je dirais « oui » tout de suite. Comprenez, je vous en supplie!

Il fut touché par son accent pathétique et par sa visible détresse.

— Je ne comprends pas, dit-il d'un ton plus doux; mais je ne puis refuser d'accéder à votre prière. Nous attendrons donc... quoi et jusques à quand? Puis-je vous le demander?

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

— Vous le saurez bientôt, promit-elle.

Rassérénée par ce demi-sacrifice à sa conscience, Valentine s'abandonna sans contrainte à la douceur unique de cette soirée.

XIV

L'ENQUÊTE DE STANLEY

Au retour de la soirée avec Valentine, qu'une promenade en auto dans le parc avait terminée, Gaynor éprouva le besoin de convoquer son secrétaire pour lui annoncer :

— A propos, Stanley, votre soupçon de ce matin n'était pas justifié. Miss Morissey n'est pas l'auteur du roman qui paraît actuellement dans le *Cosmos*. Je tenais à rectifier votre erreur. Sur ce, bonsoir!

A son accent vibrant et chaleureux, Stanley pressentit que le patron avait passé la soirée avec « la petite intrigante ».

Il se garda de formuler aucun commentaire et sortit la rage au cœur en traitant *in petto* Gaynor de « sot ».

Décidément, les amours du patron marchaient un peu trop vite à son gré.

Le lendemain matin, dès l'aube, il se rendit à la poste et adressa à Liliane le télégramme suivant :

Venez à Londres si possible aujourd'hui après-midi. Tout retard dangereux.

STANLEY.

Il expédia rapidement les quelques lettres qu'il devait écrire pour le patron et les lui fit porter par le garçon avec ces lignes :

Excusez, je vous prie, mon absence, je suis forcé de sortir, appelé aux environs de Londres auprès d'un parent malade. Il s'agit d'un oncle à héritage, vous comprenez mon empressement! J'espère que vous pourrez vous passer de moi ce matin. Votre dévoué, Stanley.

Libre de sa matinée, Stanley se présenta sur le coup de onze heures dans les bureaux du *Cosmos*. Il fit tenir au directeur une carte au nom de H. Stanley. Le nom d'Hubert Stanley était peut-être connu de Chester Winston, qui avait pu le remarquer lors de l'affaire Gaynor. Tandis que H. Stanley ne lui rappellerait rien.

Mais M. Chester Winston était absent pour quelques jours et son rédacteur en chef fort occupé.

Sur la carte s'informant du motif de sa visite, Stanley avait griffonné :

Affaire littéraire d'une nature particulière. De la part de M. Pankhurst, le dessinateur.

Stanley avait vu Pankhurst une ou deux fois tout au plus.

Stanley fut enfin introduit auprès d'une secrétaire, Miss Johnston.

Celle-ci, d'allure garçonnière et décidée, semblait fort pressée. Ainsi, Stanley crut préférable d'aller droit au but.

— Je désirais voir M. Winston, dit-il, au sujet d'un roman que publie actuellement le *Cosmos : Une Ténébreuse Intrigue*, dont je connais l'auteur : Miss Valentine Morissey. Est-elle actuellement à Londres? Elle habitait, il y a peu de temps encore, Driffield, dans le Yorkshire.

— Si vous connaissez personnellement Miss Morissey, je n'ai pas besoin de protester contre le nom de Valentine qui est bien le sien quoique, pour des raisons personnelles, Miss Morissey préfère signer : Denis Morissey, son roman et la pièce qu'elle en a tirée. Miss Morissey se trouve en effet actuellement à Londres, au Haridge, je crois.

Stanley jubilait. Il ne s'était pas trompé. Les informations de Miss Johnston ne tombaient pas dans l'oreille d'un sourd. Sans en avoir l'air, il se fit donner des précisions.

— On doit tirer une pièce du roman? s'exclama-t-il, désolé. Moi qui venais justement demander à

M. Chester Winston l'autorisation de faire ce travail.

— C'est à Miss Morissey elle-même que vous auriez dû vous adresser, Monsieur, mais vous arrivez trop tard, dit Miss Johnston. M. Fred Winston, l'auteur dramatique, frère de notre directeur, a déjà écrit la pièce en collaboration avec l'auteur.

— Et cette pièce verra bientôt le jour? demanda Stanley, intéressé.

— Très prochainement. M. Fred Winston connaît personnellement le directeur du Grand-Théâtre. Je crois que la pièce est déjà entrée en répétition.

— Tant mieux pour les auteurs et tant pis pour moi! dit M. Stanley en se levant.

Il feignit d'être désappointé et remercia Miss Johnson de son obligeance.

— Croyez-vous que M. Fred Winston ait disposé des droits pour l'Amérique et la France?... Sinon, croyez-vous que M. Winston consentirait à me communiquer le manuscrit, sans que je sois forcé d'attendre la publication dans le magazine?

— M. Winston a un agent de traductions et je doute qu'il consente à communiquer le manuscrit d'*Une Ténébreuse Intrigue* avant la publication intégrale, dit la jeune secrétaire.

La réponse ne surprit pas Stanley. Il s'y attendait. Simplement, il avait jeté un coup de sonde. Du moment que la pièce était en répétition, il devait en exister plusieurs copies (Miss Morissey, pour sa part, devait en avoir une en sa possession et il ne devait pas être difficile de se la procurer.)

Stanley se frotta les mains, il n'avait pas perdu

sa matinée. Il sortit, emportant la certitude que Valentine était bien l'auteur d'*Une Ténébreuse Intrigue*. Sous peu, grâce à son roman et à sa pièce, dont le sujet était emprunté à une affaire qui avait passionné l'opinion, Miss Morissey serait peut-être célèbre. La collaboration avec Fred Winston, auteur dramatique aimé du public, lui apporterait un gros appoint de succès.

Pour peu que la pièce renchérit sur le roman, les personnages de Boyne et celui de leur allié secret, le secrétaire Hallam, n'apparaîtraient pas sous un beau jour. Ils seraient les traîtres et les vilains du drame. Cette pensée n'était pas rassurante.

« Il faut absolument que je me procure un manuscrit, décida-t-il, pour savoir à quelle sauce les Barstow et moi sommes accommodés. Cette Valentine Morissey est une femme dangereuse. »

Ben Barstow, il fallait bien le reconnaître, était un vulgaire escroc et, ma foi, Stanley l'abandonnerait volontiers à la vindicte de Valentine. Stanley ne s'offusquait pas trop de le voir diffamé. Mais lui, Stanley, avait, après tout, agi par sentiment; s'il avait volé et trahi Gaynor, son excellent patron, allant jusqu'à imiter sa signature pour signer les chèques endossés par Liliane, c'était par tendresse pour sa cousine, cette magicienne.

Evidemment, Stanley avait, par la suite, touché pour sa part une belle commission, sans parler du petit cadeau de la bague. Mais enfin, le motif initial qui l'avait fait agir était des plus honorables.

Par ces sophismes, Stanley essayait d'excuser son ignoble conduite vis-à-vis de son bienfaiteur. Car, lorsque Gaynor avait engagé Stanley, à la

CLERMONT-FERRAND BCIU

prière de Liliane, celui-ci croupissait dans une misère noire. Stanley n'aimait pas à songer à cela. Mieux valait mépriser Gaynor. Songer que ce benêt dans sa confiance aveugle n'avait même pas soupçonné son indélicat secrétaire! La naïveté était décidément le trait dominant de son caractère.

« Si je ne lui ouvre pas les yeux sur la duplicité de sa chère Valentine, il ne devinera jamais rien. Mais, pour cela, il faudrait que je fusse en possession d'un manuscrit et puisse d'abord m'introduire dans la chambre de Miss Morissey, quand celle-ci en sera absente. »

— Je désirerais parler à Miss Morissey, dit-il au portier, en regagnant l'hôtel Haridge.

— Elle vient justement de sortir, Monsieur.

— Parfait! Prévenez-moi quand elle sera de retour.

— Je doute que Monsieur la voie. Plusieurs personnes l'ont déjà demandée en vain.

— Plusieurs personnes? répéta Stanley, qui, en même temps que sa clef, prit négligemment celle de la chambre de Valentine.

— Oui, des journalistes qui, croyant que Miss Morissey était l'auteur d'un nouveau roman à scandale qui paraît dans le *Cosmos*, voulaient l'interviewer. Miss Morissey m'a priée de répondre au téléphone qu'elle n'avait rien de commun avec Denis Morissey et ne recevait personne. Elle est d'ailleurs sortie pour toute la journée.

« Voilà l'occasion où jamais, songea Stanley, pour pénétrer dans sa chambre. »

Il demanda au portier :

— Comment la confusion sur le nom de

Morissey a-t-elle pu se produire? Jim, savez-vous?

— D'une façon bien simple, Monsieur. Il paraît que le directeur du *Cosmos* avait déclaré, il y a quelque temps, que l'auteur du roman était une jeune fille descendue au Haridge. Propos qu'il dément actuellement.

L'homme ajouta :

— J'ai lu le premier feuilleton. C'est tapé. Et M. Gaynor, qui est si sympathique, sera content! Je ne dis pas ça parce qu'il est notre client. Il a le beau rôle. Vous devez être ravi pour lui, monsieur Stanley, ce roman va en boucher un coin à certaines gens.

— Certainement! fit le secrétaire, sans enthousiasme. C'est un magnifique plaidoyer en sa faveur!

XV

CETTE PIÈCE NE SERA PAS JOUÉE

Pendant ce temps, Valentine s'était rendue chez Fred Winston, dans le somptueux appartement que celui-ci occupait dans Germyn Street. Après une nuit de perplexités affreuses, elle venait le supplier de renoncer à faire jouer « leur pièce ».

Fred parut abasourdi à cette requête. Jamais il n'eût imaginé pareille chose.

Bien des jeunes femmes charmantes s'étaient traînées à ses genoux en le suppliant de collaborer avec elles... et de les aider ainsi à faire jouer leur pièce, mais jamais, au grand jamais, l'inverse ne s'était produit.

Que Valentine, ayant la chance d'avoir une pièce acceptée au Grand-Théâtre, refusât de laisser jouer cette pièce était inconcevable.

— Ma chère Miss Morissey, s'exclama-t-il, quand, sa stupéfaction passée, il put retrouver l'usage de la parole, vous ne songez pas à ce que vous dites. Tom Coghlan, le directeur du Grand-Théâtre a accepté. Il croit à un triomphe. C'est une chance inespérée. Nous avons signé un contrat avec lui. Les acteurs apprennent déjà leur rôle. Ce serait de la folie pure de retirer notre pièce. Sous quel prétexte?

— Je ne puis laisser jouer cette pièce, répéta Val, les larmes aux yeux. J'aimerais mieux mourir. M. Winston, je parle sérieusement. Si cette pièce voit le jour, je n'ai plus qu'à me tuer. Je ne veux pas qu'on sache que j'en suis l'auteur. Et d'après ce qui s'est déjà passé ce matin, je ne pourrai pas garder longtemps l'incognito. J'ai été assaillie de reporters.

Fred ne comprenait plus :

— Vous sembliez ravie de notre collaboration et de penser que vous alliez sans coup férir au succès. Je ne m'explique pas votre revirement, que s'est-il passé?

— Voilà... Ces temps-ci, j'ai fait la connaissance de M. Gaynor, nous sommes devenus amis. J'ai

compris que je n'avais pas le droit de le mettre ainsi sur la sellette sans son consentement.

— Mais puisque vous lui donnez le beau rôle, si tant est qu'il se reconnaisse dans Garth! Votre scrupule est excessif, protesta Fred en riant.

— Non, non! Je le connais maintenant, dit Valentine. Il a horreur à tout ce qui ressemble à de la publicité autour de sa malheureuse histoire et de son nom. Il n'admet pas, non plus, qu'on attaque son ex-femme. Jamais il ne me pardonnerait d'être l'auteur d'*Une Ténébreuse Intrigue;* s'il pouvait savoir que je suis Denis Morissey, ce qu'il ne tardera pas à découvrir, il me traiterait fort mal!

— C'est absurde! Il ne peut vous en vouloir de plaider en sa faveur.

— Je vous dis la vérité. La publicité faite autour de mon roman va lui être odieuse. Déjà le premier numéro l'a agacé. Que sera-ce des autres? Quant à la pièce, je n'en parle pas! La seule idée de ce qu'il pourrait penser me rend malade.

Elle tamponna ses yeux avec son petit mouchoir.

— Voyons, dit Fred, redevenu sérieux devant l'angoisse évidente de la jeune fille, vous n'êtes pas raisonnable! Nous étions bien d'accord cependant. Ma collaboration vous enchantait. Ma version de l'adaptation théâtrale a eu votre pleine approbation. Vous m'avez laissé libre de choisir le théâtre et les interprètes. Vous êtes mal venue aujourd'hui, alors que nous sommes à la veille d'un triomphe, de tout remettre en question.

— C'est bien cette perspective qui m'épouvante! gémit Valentine. Si la pièce est un succès, on ressuscitera les vieilles polémiques au sujet de l'affaire Gaynor. Il y aura des articles dans la presse.

Les uns prendront parti pour M. Gaynor, les autres contre lui.

— Dame! J'y compte bien! fit ingénument Fred Winston.

— C'est impossible! s'exclama Valentine avec décision. J'ai été folle de consentir à ce qu'on joue cette pièce, mais tant qu'elle n'est pas jouée, on peut la retirer du théâtre. Faites cela pour moi, M. Winston, sinon je me livre à un acte de désespoir.

— Mademoiselle, dit sévèrement Fred, vous dépassez la mesure et il faut que vous ayez perdu l'esprit. Dans votre propre intérêt, dans le mien, dans celui du directeur qui nous a fait confiance, je refuse d'accéder à votre requête.

— Vous n'avez pas le droit de refuser, cria la jeune fille avec passion.

Et jouant sa dernière carte :

— Après tout, moi aussi je suis l'auteur de la pièce, et j'ai le droit d'en interdire la représentation, dit-elle. S'il le faut, je ferai notifier mon veto par huissier!

— Vous ne feriez pas une chose pareille? s'exclama Fred, saisi. Vous n'allez pas vous lancer dans un procès contre mon frère, un des plus puissants éditeurs de Londres, contre moi, votre collaborateur et ami. Nous avons votre autorisation en règle, d'ailleurs, et votre procès serait perdu d'avance. La pièce sera jouée.

Val avait encore assez de bon sens pour comprendre l'absurdité de sa rébellion. Elle se sentit vaincue. Comment sortir de cette impasse?

« Je me tuerai, songea-t-elle, plutôt que démériter aux yeux de Gérald. »

— C'est bien, dit-elle, avec un calme impressionnant. Vous serez responsable de ce qui adviendra.

XVI

LE MANUSCRIT VOLÉ

Pendant ce temps, Stanley se glissait comme un cambrioleur jusqu'à la chambre de Valentine Morissey.

Les couloirs de l'hôtel étaient déserts. Ayant fini leur service depuis longtemps, les domestiques venaient de descendre déjeuner.

Stanley prit dans sa poche la clef empruntée au tableau du portier, glissa dans la serrure cette clef et ouvrit sans difficulté.

Si Val avait pu voir le crime qui se perpétrait à cette minute, elle se fût évanouie d'horreur. Mais, tout à son désespoir, elle quittait à ce moment la maison de Fred Winston en se répétant :

« Puisque cet égoïste ne veut pas renoncer au gain problématique que lui rapportera notre pièce, je n'ai plus qu'à mourir. »

Or, Fred Winston ne méritait pas tout à fait l'épithète d'égoïste.

Comme Val venait de le quitter, il reçut la visite

d'un jeune reporter de la *Dernière Heure*, le grand quotidien du soir.

Nick Glynne était un jeune homme entreprenant que ne rebutait aucune difficulté et qui ne reculait devant rien.

Nul ne s'entendait comme lui à extraire d'un interlocuteur récalcitrant les renseignements que celui-ci désirait garder secrets.

— Je viens vous interviewer, dit-il à Fred Winston, au sujet de cette pièce qui va être, au dire de Tom Coghlan, le plus grand succès de l'année et que les circonstances appellent à un énorme retentissement.

— Tom Coghlan me paraît anticiper singulièrement, dit Fred avec réserve.

Les larmes et les supplications de Valentine l'avaient plus ému qu'il ne voulait en convenir.

— C'est une bonne pièce, reprit-il, mais je ne sais si elle est tout à fait au point. Je crois qu'elle a besoin d'être remaniée. La « première » en sera sans doute retardée. Inutile d'en parler déjà!

Peu habitué à voir les acteurs refuser une publicité gratuite, Glynne haussa les sourcils étonnés et flaira un mystère.

Tout reporter doit avoir une âme de détective. En regardant autour de lui, Glynne vit à terre un petit mouchoir de femme roulé en boule et mouillé, et, sur le divan, une jolie paire de gants clairs. Une femme était passée par là peu auparavant.

— La première de votre pièce ne peut être retardée de beaucoup, dit Nick Glynne; Coghlan annonce les dernières de l'*Auberge bleue*. C'est vous qui lui succédez. Vous pouvez bien donner à votre vieux copain la primeur de vos impressions.

C'est la première fois que vous collaborez, il me semble? Parlez-moi de votre collaboratrice. Vous m'avez déjà dit qu'elle est remarquablement intelligente et Coghlan semble tout à fait emballé par elle.

— Il n'y a pas grand'chose de plus à dire, fit Fred, ennuyé d'avoir déjà entretenu Nick de Val et se rappelant l'aversion que Valentine avait manifesté pour toute publicité.

— C'est elle l'auteur du roman qui débute dans le *Cosmos*? dit Nick, carnet et crayon en mains.

— Ou...i, convint Fred sans enthousiasme, mais elle tient à ce qu'on la prenne pour un garçon et signe son roman Denis Morissey.

— Bon, bon! Est-elle jeune, jolie?

— Charmante, mais surtout ne le dites pas. Laissez croire qu'il s'agit d'un vieux monsieur à barbe blanche.

— Coghlan, je me rappelle, m'a confié qu'elle était petite et avait l'air d'une gamine, « un bibelot de Saxe », a-t-il dit. Il lui prédit un avenir retentissant. Je pensais qu'elle collaborait pour la frime. Vous a-t-elle vraiment aidé?

— Je crois bien! Nous avons collaboré étroitement ensemble.

— J'ai donné un coup d'œil au *Cosmos* ce matin, et autant que j'ai pu en juger, *Une Ténébreuse Intrigue* fait songer à l'affaire Gaynor. Il en est de même pour la pièce, j'imagine?

— Je ne veux rien vous dire. Attendez « la première », dit Fred, évasif, au reporter.

— Vous n'êtes guère loquace aujourd'hui, mon cher! Je regrette d'avoir manqué de peu votre collaboratrice. Les femmes sont plus bavardes.

Comment, diable! Nick avait-il découvert que Valentine sortait de chez lui? Etonné de la perspicacité du jeune homme, Fred suivit la direction des regards de Nick. Il aperçut le moucboir de linon chiffonné et la paire de gants beiges que Valentine, dans son trouble, avait oubliés.

Fred fronça les sourcils :

— Vous faites le détective, essaya-t-il de plaisanter. Mais pourquoi ce mouchoir et ces gants appartiendraient-ils à Miss Morissey?

— Ce sont peut-être ceux de votre mère ou de votre sœur? railla Nick.

Fred connaissait Nick de longue date et ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine admiration pour la passion, pas toujours très scrupuleuse, avec laquelle celui-ci exerçait son métier. Il sourit avec indulgence.

— On ne peut rien vous cacher, dit-il.

Encouragé, le reporter revint à la charge :

— Ne me direz-vous rien de cette pièce sensationnelle dont Fred Coghlan prétend qu'elle va révolutionner le théâtre, faire courir tout Londres et toute la province?

— Fred me semble bien optimiste, dit Fred avec réserve.

Il avait encore présents sous ses yeux le désespoir et les larmes de Valentine.

— Je suis moins satisfait que lui de notre œuvre, reprit-il, et je vais sans doute y apporter de sérieuses modifications; quand elle me paraîtra au point, je vous avertirai.

Glynne fut de plus en plus intrigué. Il sentit qu'il n'obtiendrait rien de plus de Fred Winston et prit congé, perplexe.

Sitôt dehors, il arrêta un taxi et se fit conduire à l'hôtel Haridge.

Là, il s'enquit :

— Miss Valentine Morissey est-elle chez elle?

— Non, Monsieur, elle est sortie, dit le portier.

Glynne ne perdit pas la carte :

— Puis-je voir en ce cas M. Gaynor? demanda-t-il?

— M. Gaynor est absent et ne rentrera pas avant ce soir.

— Peut-être pourrai-je voir alors son secrétaire, suggéra Glynne, tenace.

Il ne serait pas dit qu'il fût venu pour rien.

— Annoncez à M. Stanley le reporter de la *Dernière Heure*, dit Nick Glynne. J'ai des renseignements très importants à lui demander.

Stanley se trouvait dans sa chambre, fort absorbé par la lecture du manuscrit d'*Une Ténébreuse Intrigue*, qu'il avait pris froidement dans le tiroir de la table à écrire de la chambre de Valentine.

Cette lecture le bouleversait. Comment la jeune fille avait-elle deviné toutes les péripéties du drame, flairé l'escroquerie des bijoux commise par Liliane et Barstow, avec sa complicité à lui, Stanley, la grosse commission touchée par eux trois de la Société métallurgique? Etait-elle magicienne? Stanley demeurait atterré, comme devant une manifestation de l'au-delà.

« Qui a pu nous trahir? » murmura-t-il, perplexe.

Il ne s'avisait pas qu'un cerveau de romancière, aiguillé sur une certaine piste, peut parfaitement reconstituer les éléments d'un drame et en déduire jusqu'à la psychologie des personnages.

« Si le patron lit cette histoire, murmura-t-il, une pareille lecture est capable de lui ouvrir les yeux. Décidément, je ne lui montrerai pas ce manuscrit. Tout ça n'est pas naturel. Certainement cette petite intrigante a été déléguée auprès de Gaynor par quelqu'un de Driffield. Pourquoi? Dans quel but? Mystère! Mais je tirerai l'affaire au clair. A moins... »

Une idée bizarre venait de lui traverser la cervelle.

« Serait-ce le patron qui aurait appointé cette petite journaliste pour écrire et la pièce et le roman, afin de se réhabiliter dans l'opinion publique? se demanda-t-il. Cela expliquerait sa partialité et son aveuglement à l'égard de Valentine Morissey. »

Il se gratta le front, songeur :

« Si cela était, nous serions, Liliane Barstow et moi, sur une poudrière prête à exploser. Le roman de cette Miss Morissey va mettre le feu aux poudres. Et si la pièce vient par là-dessus, nous serons le point de mire de tous les regards.

« Dieu sait ce qui peut sortir de cette affaire. Même s'il n'y a pas une enquête judiciaire, nous pourrons avoir de sérieux ennuis avec le patron. Il ne faut pas que cette pièce soit jouée!

« Comment procéder? Tenter d'effrayer Valentine Morissey en la menaçant d'un procès en diffamation? Lui laisser entendre que jamais Gaynor ne lui pardonnerait ce scandale? »

Il médita un long moment :

« Liliane me donnera un conseil, songea-t-il. C'est une femme de tête. »

Stanley en était là de ses réflexions quand la

sonnette du téléphone retentit. Le portier annonçait la visite de Nick Glynne, de la *Dernière Heure*. Il eut un mouvement d'humeur, car il ne se sentait nullement en veine de recevoir un reporter.

— Faites-le monter, dit-il cependant en posant le manuscrit sur son bureau.

Cinq minutes plus tard, les deux hommes se serraient cordialement la main.

Glynne donna un coup d'œil à la pièce, comme il l'avait fait pour le studio de Fred Winston.

Un décor est toujours plus ou moins révélateur de la personne qui y habite et qu'on vient interviewer. Nick vit plusieurs photographies de jolies femmes, et, sur le bureau, un portrait plus grand que les autres dans un cadre d'argent.

Nick reconnut aussitôt Liliane Barstow. La photo de celle-ci avait paru dans tous les journaux lors de « l'affaire ». Son image de mondaine élégante avait été reproduite aussi par des magazines de mode.

Posé en évidence devant le cadre d'argent, Nick vit un manuscrit à couverture grise portant en gros caractère noirs, soulignés de rouge :

Une Ténébreuse Intrigue, par Denis Morissey.

Il détourna prestement son regard et pour donner le change s'abîma dans la contemplation d'une affreuse pendule surmontée d'une statuette de bronze représentant la Justice et sa balance.

— A quel sujet désiriez-vous me voir? demanda vivement le secrétaire.

Nick crut préférable d'aller droit au but :

— Au sujet du roman qui paraît actuellement dans le *Cosmos : Une Ténébreuse Intrigue*. Je

serais curieux de connaître les impressions de M. Gaynor. Il paraît que Fred Winston doit tirer une pièce de ce roman.

Stanley tressaillit. Tout le monde était-il déjà au courant?

— Je ne sais de quel roman vous voulez parler, dit-il. Pourquoi cette histoire intéresserait-elle M. Gaynor?

— Cette histoire semble inspirée du « cas Gaynor », dit Glynne froidement. C'est du moins ce qu'on dit. Mais si M. Gaynor et... son entourage ne se sont pas reconnus, c'est sans doute qu'il s'agit d'une médisance.

— Soyez-en assuré! Sinon, j'aurais entendu parler du roman et de la pièce, dit Stanley, en prenant un air innocent.

Il avait été si troublé par la lecture du manuscrit de Valentine que son esprit était tout à fait en déroute.

— Est-ce tout ce que vous vouliez me demander? interrogea-t-il avec impatience.

— Je voudrais aussi savoir s'il est exact que Gérald Gaynor compte s'adonner uniquement à l'exploitation du bétail au Canada, où il possède, dit-on, une ferme en pleine prospérité?

A ce moment, on frappa à la porte de la chambre d'une façon particulière.

C'était le signal convenu entre Liliane et Stanley.

Mrs. Barstow était montée tout droit à la chambre de Stanley, car elle en connaissait le chemin, étant venue plusieurs fois demander conseil au secrétaire de Gaynor, son cousin.

Stanley se trouva fort ennuyé. Mettre Liliane

en présence d'un reporter curieux et indiscret offrait les plus grands risques. Nick pourrait s'étonner, à juste titre, de l'intimité existant entre l'ex-femme de Gaynor et le secrétaire de celui-ci, bien que Liliane et Stanley fussent cousins.

— Je vous prie de m'excuser une minute, dit Stanley, en se dirigeant vivement vers la porte.

Il sortit dans le couloir, et Nick l'entendit conférer à voix basse avec la mystérieuse visiteuse.

Son absence ne dura que quelques minutes, mais M. Glynne sut mettre ces quelques minutes à profit pour transférer le manuscrit à couverture grise placé sur le bureau dans la poche intérieure de son veston, qu'il boutonna avec soin.

Un reporter doit avoir de la décision et immoler au besoin ses scrupules de délicatesse à la cause qu'il sert.

A la place du manuscrit, il mit sous le cadre d'argent, un exemplaire du *Cosmos* qui traînait sur un guéridon. Il fit plus, il décrocha sans façon le récepteur du téléphone pour une communication urgente.

— Excusez-moi d'agir comme si j'étais chez moi, dit Nick, lorsque Stanley reparut, mais j'avais besoin de donner un coup de téléphone à mon directeur.

— Ne vous gênez pas! railla Stanley, excédé.

— Je ne veux pas vous importuner davantage, dit Nick, avec un charmant sourire, car je suppose que vous êtes attendu. Mais, si vous le permettez, je reviendrai bientôt. Mettons ce soir, avant le dîner, pour compléter notre interview.

— Comment donc! dit Stanley, qui se jura de faire consigner sa porte au trop indiscret reporter.

Sitôt Glynne disparu, Stanley courut rejoindre, dans le hall de l'hôtel, Mrs. Barstow, qui l'attendait patiemment au pied de l'escalier, devant une petite table à thé abritée d'un palmier qui la dissimulait à tous les regards.

Dans sa précipitation, Stanley ne s'était pas aperçu de la disparition du manuscrit qu'il avait lui-même dérobé à Valentine.

A voleur, voleur et demi!

XVII

L'AVEU

Après avoir longtemps marché au hasard, Val revint à l'hôtel, fatiguée et découragée.

Depuis le refus de Fred Winston de retirer leur pièce du théâtre, elle s'était demandé : « Que faire? » sans trouver de réponse à cette question. Si seulement Winston acceptait de faire quelques modifications qui empêcheraient tout rappel du cas Gaynor, et suffiraient pour que le public n'allât pas identifier Garth avec Gaynor, Laurel avec Liliane, Barstow avec Boyne, Hallam avec Stanley. Mais Fred s'était montré intraitable.

Malheureusement, si Valentine en jugeait sur la ruée des journalistes qui avaient assailli son hôtel, le roman ne passerait pas inaperçu. L'on dirait

que la pièce était tirée du roman; la publicité en serait décuplée et Gérald haïssait cette publicité. Que faire? Que faire?

Valentine eût voulu, comme l'autruche qui cache sa tête dans le sable et s'imagine invisible, disparaître sous terre, comme si sa disparition pouvait arrêter le scandale, une fois celui-ci déclenché.

Elle n'avait pas déjeuné et, après son entrevue épuisante avec Fred, avait marché longtemps au hasard. La pensée de se retrouver dans sa petite chambre avec ses pensées l'épouvantait. Si seulement, elle pouvait arrêter sa tête de travailler. Il lui fallut cependant regagner l'hôtel.

Elle se laissa choir sur un canapé dans le hall, tout près de l'entrée, sans force pour gagner l'escalier et monter jusque chez elle.

Le va-et-vient des voyageurs la distrayait un peu de son obsession. Du restaurant provenaient, quand la porte s'ouvrait, des bruits d'assiettes heurtées, des tintements de couverts, des rires et des bouffées de musique.

Tout le monde semblait heureux et gai, sauf Val Morissey.

La voix de Gérald la fit sursauter :

— Vous avez l'air de quelqu'un qui porte le diable en terre, dit-il gaiement.

Elle le regarda d'un air d'effroi, torturée par le remords. Il s'assit sans façon auprès d'elle.

— Je vous ai aperçue comme je descendais dîner. Mais qu'avez-vous donc? Etes-vous souffrante ou soucieuse? J'espère que notre conversation d'hier n'est pour rien dans votre préoccupation... Ma déclaration vous a paru peut-être intempestive et hors de saison. Peut-être n'éprouvez-vous pour moi

que de la pitié et aucune tendresse. En ce cas, chère enfant, ne vous croyez pas tenue, dans la bonté de votre cœur, de dire « oui », contre votre gré et mettons que je n'ai rien dit. Je vous aime passionnément, mais je souhaite votre bonheur avant le mien.

Val, à écouter cette voix chaleureuse qui la bouleversait, ces paroles si tendres, sentait s'affirmer peu à peu dans son cœur une résolution. Elle dirait tout à Gérald, quitte à perdre son amour. Au moins, elle soulagerait son âme du poids qui l'oppressait et gagnerait peut-être son estime. Elle ne pouvait mentir plus longtemps, cette dissimulation était trop affreuse. Gérald saurait que Valentine et Denis Morissey ne faisaient qu'une seule et même personne. Rien maintenant ne l'empêcherait de parler.

— Je suis triste, j'ai des remords vis-à-vis de vous, Gérald, parce que je vous aime de toute mon âme et souhaite plus que tout au monde devenir votre femme.

Son beau visage s'illumina; il prit la main de Val :

— Des remords? dit-il surpris. Chère petite fiancée, vous faites de moi le plus heureux des hommes. Pourquoi auriez-vous des remords?

— J'ai gardé secrète une chose que j'aurais dû vous avouer dès le début. Mais je pressentais que vous aviez de l'amitié pour moi...

— Dites de l'amour, Val!

— ... Et j'avais peur de perdre cette tendresse qui m'était plus précieuse que la vie. J'ai été lâche, car j'aurais dû parler tout de suite. Et maintenant, je suis misérable et désespérée à cause de ce secret,

et je tremble en vous le confiant de susciter votre colère et votre ressentiment, mais je veux que vous teniez cet aveu de moi et qu'on ne me noircisse pas auprès de vous.

— Allons donc! dit-il avec impatience. Je vous connais, chérie, j'ai pu apprécier votre loyauté. Je sais que vous êtes un être noble et pur. Personne n'oserait me dire le contraire. Celui ou celle qui s'y aventurerait serait fort mal reçu, je vous en réponds, et se repentirait de sa calomnie.

— Oh! Gérald, taisez-vous, votre foi en moi, qui ne la mérite pas, me fait mal. Laissez-moi parler pendant que j'en ai le courage et ensuite vous jugerez en connaissance de cause. Vous ne m'aimerez plus, je le crains, mais vous m'accorderez peut-être votre pitié et vous comprendrez les motifs qui m'ont fait agir, des motifs qui n'avaient rien de vil, je vous le jure! Mais j'ai été dépassée par les événements!

— Voyons, fit Gaynor, qui commençait à être sérieusement inquiet de l'état d'agitation dans lequel il voyait sa petite camarade, ne vous troublez pas ainsi, prenez votre temps. Voulez-vous que nous montions chez vous ou chez moi?

— Personne ne s'occupe de nous et j'aime mieux vous faire cet aveu tout de suite; ne m'interrompez pas surtout, sinon je n'aurais plus le courage.

A mots hachés, précipités, avec des redites, elle commença un récit embrouillé, où seule une intuition compréhensive et aimante comme celle de Gérald pouvait s'y reconnaître.

Il écoutait attentivement, les yeux mi-clos, sans l'interrompre. Il apprit ainsi, comment, dans son

indignation de voir un innocent accusé injustement, elle avait eu l'idée d'écrire ce roman qui, sous le couvert de la fiction, serait une réhabilitation de l'ex-secrétaire d'Etat, comment elle avait écrit son roman d'un seul jet dans un bouillonnement magnifique. Comment, en prenant la défense de Gaynor auprès de son beau-père, Valentine avait perdu sa situation au *Courrier de Driffield*. Comment elle était venue à Londres, la curieuse coïncidence de leur première rencontre, l'enthousiasme de Fred Winston pour *Une Ténébreuse Intrigue*, le jeune auteur dramatique proposant d'en tirer une pièce qui serait le début d'une campagne en faveur de Gaynor. Comment elle s'était laissé stupidement tenter.

— Je croyais agir pour votre bien, dit Val avec les larmes dans la voix. Je pressentais que vous étiez la victime d'une hideuse machination, d'une ténébreuse intrigue, et j'en suis encore persuadée. Je vous jure qu'aucun motif vil d'intérêt ni de scandale ne m'a poussée. Et j'étais si heureuse de penser que le théâtre servirait votre cause... Fred Winston m'avait persuadée. Je trouvais atroce que vous soyez injustement soupçonné et payiez pour une faute que vous n'aviez pas commise. Je m'imaginais naïvement qu'à la vue de ma pièce, les coupables, comme la mère et le beau-père d'Hamlet, après la représentation organisée par le prince du Danemark, reconnaîtraient publiquement leurs crimes.

Gérald, la tête dans ses mains, se taisait toujours.

— C'était stupide de ma part, dit Val, d'une voix moins assurée; quand j'ai commencé à vous aimer,

quand j'ai vu combien vous souffriez dignement en silence, combien vous détestiez toute publicité autour de votre nom, j'ai commencé à comprendre mon erreur et à regretter d'avoir donné à Fred Winston l'autorisation de tirer une pièce de mon roman. Et puis, en agissant ainsi à votre insu, je sentais toute l'indélicatesse de ma conduite. Malheureusement, il était trop tard pour empêcher la publication de mon roman; il parut. Ce furent alors vos questions au sujet de mon nom. Je fus lâche, je n'osais, dans la crainte de perdre votre amour, vous avouer que j'étais l'auteur d'*Une Ténébreuse Intrigue*, je mentis honteusement.

Il ouvrit la bouche pour parler, mais elle ne lui en laissa pas le temps. Elle poursuivit, fébrile :

— Malheureusement, dans la pièce, Fred Winston, pour le grossissement de l'optique théâtral, a encore « forcé » les rôles; votre personnage « Garth » est naturellement le héros. Mais votre ex-femme, Liliane, « Laurel » dans la pièce, son mari et votre secrétaire y deviennent des traîtres de mélodrame. J'ai pris peur, de crainte que vous ne trouviez que nous avions dépassé la mesure. J'ai été trouvé Fred Winston, je l'ai supplié de retirer la pièce du théâtre, il a refusé malgré mes larmes. Mais il y a certainement un moyen légal d'empêcher les représentations, vous m'aiderez, n'est-ce pas?

Gaynor gardait toujours le silence. Il regardait droit devant lui comme s'il avait oublié l'existence de Valentine.

— A quoi pensez-vous? demanda-t-elle, hale-

tante. Vous me haïssez? Jamais vous ne me pardonnerez?

— Je songeais, murmura tristement Gaynor, que vous allez rendre mon sacrifice vain. Je sais parfaitement que Liliane était coupable de légèreté et d'imprudence, je ne suis pas une dupe comme se l'imaginent mes adversaires, mais j'espérais, par mon silence, aider au rachat de cette femme, qui fut peut-être inconsciente et irresponsable, mais qui n'est pas vile et qui n'a rien de commun avec le monstre calculateur que vous dépeignez. Jamais elle ne se serait faite la complice de deux escrocs pour briser la vie de son mari; tout cela par sordide amour de l'argent! Jamais! D'ailleurs, elle n'est pas restée en rapports avec Stanley, qui est un secrétaire zélé. Vous avez dénaturé leurs caractères.

— En ce cas, dit Valentine toute blanche, elle n'aura pas l'idée de se reconnaître dans Laurel, et tout sera pour le mieux. Vous ne pourrez donc trop m'en vouloir.

Il regarda la jeune fille et elle lut dans ses yeux un aveu qui la bouleversa.

— Je vous aime, Valentine, dit-il, et je vous suis reconnaissant de ce que vous vouliez faire pour moi, malgré tout...

— Vous me pardonnez? murmura-t-elle très émue.

— Il n'y a rien à vous pardonner, ma chérie. Vous avez agi dans de louables intentions. Vous vous êtes faite ma championne alors que tout le monde m'abandonnait. Mais si vous consentez à devenir ma femme, ce qui est mon plus cher désir, il ne faut pas qu'on dise que Gérald Gaynor et sa

nouvelle épouse se vengent mesquinement. Je verrai Fred Winston. Je lui parlerai. Il ne pourra refuser de m'entendre et de modifier la pièce dans le sens que je lui indiquerai. Et maintenant, ne pensons plus qu'à nous... et à notre amour.

XVIII

COUP DE THÉATRE FINAL

A ce moment, la voix du groom cria :

— Miss Morissey! Miss Morissey! On vous cherche partout!

Machinalement, elle se leva.

— On vous demande au téléphone, dans la cabine, dit le jeune garçon.

— Allez! dit Gérald tendrement, et revenez vite, je vous attends dans mon appartement.

Val reconnut la voix de Fred Winston.

— Enfin! cria-t-il, ce n'est pas trop tôt. Voilà une heure que je vous réclame à tous les échos. Je voulais vous dire que le souvenir de votre pauvre petit visage brouillé de larmes ne m'a pas quitté et que je ne puis résister à votre prière. Après tout, la pièce vous appartient, avant de m'appartenir. Ce serait folie, à mon avis, de renoncer à la faire jouer, puisque nous avons la chance d'avoir un théâtre et que votre avenir littéraire dépend peut-

être de ce succès; mais je me fais fort de modifier la pièce de telle façon qu'aucun des personnages du drame de l'affaire Gaynor ne s'y reconnaisse. Laissez-moi faire et je vous affirme que votre pièce ne blessera aucune susceptibilité.

— Oh! Comment vous remercier! s'exclama la jeune fille pleine de gratitude, vous me sauvez la vie!

— Tant mieux! Vous étiez partie de chez moi dans un tel état que j'étais bourrelé de remords. Je craignais d'avoir votre suicide sur la conscience! Je me suis précipité sur la *Dernière Heure* dans la crainte d'apprendre aux faits divers qu'une jeune fille charmante, auteur d'avenir, venait de se jeter dans la Tamise. Il n'en est rien, grâce au ciel!

Valentine se mit à rire.

— Jamais je n'ai autant tenu à la vie! affirma-t-elle.

— Attendez, j'ai encore une nouvelle à vous annoncer, mais celle-là est moins agréable.

— Vous m'inquiétez!

— Voilà : connaissez-vous un reporter du nom de Nick Glynne?

— Il a demandé, paraît-il, à me voir cet après-midi.

— Il voulait être renseigné au sujet de votre pièce, dont Coghlan lui avait parlé. Ne vous trouvant pas, il demanda Gaynor et, Gaynor étant absent, le secrétaire de celui-ci : Stanley.

— Que me racontez-vous là? Pourquoi voulait-il voir Gaynor? demanda Val, reprise de ses transes.

— Coghlan lui avait dit que *Une Ténébreuse Intrigue* s'inspirait du cas Gaynor.

— Oh! Je vois! murmura Val, d'une voix blanche.

— Stanley le reçut fort mal, d'ailleurs, et le quitta un moment pour aller parler dans le couloir à une mystérieuse visiteuse. Pendant son absence, Glynne aperçut, en évidence sur la commode, un manuscrit de votre pièce. (Comment, au fait, Stanley était-il en possession de ce manuscrit que nous n'avons communiqué à personne?) Peu délicatement, Glynne, qui ne recule devant aucun moyen pour se documenter, emporta le manuscrit.

— Ce manuscrit m'a été volé, sans aucun doute! s'exclama Val, toute pâle. Je suis perdue s'il est publié!... Ou si l'on commet des indiscrétions à ce sujet.

— Attendez, ce n'est pas tout. Au milieu du manuscrit, marquant les feuilles, Glynne a trouvé une lettre expédiée de Driffield et signée Liliane Barstow, où cette dame annonçait sa visite pour cet après-midi à Stanley. Cette lettre témoigne d'une curieuse intimité entre l'ex-femme de Gaynor et son fidèle secrétaire, et contient des révélations qui intéresseraient M. Gaynor au plus haut point.

— Vous avez cette lettre, vous pouvez me la communiquer? demanda Val, très excitée.

— Je ne l'ai pas, mais je l'ai lue. Glynne m'a apporté le document, mais n'a pas voulu me le laisser. Le directeur de son journal proposait, moyennant un gros prix, sur lequel Glynne compte prélever sa commission, de publier votre pièce, le jour de la première représentation. J'ai refusé, naturellement. Alors, Glynne, selon sa méthode, m'a fait du « chantage ». « Consentez, a-t-il dit, ou

je raconte dans mon interview tout ce que je sais. »

— Quoi tout? demanda Val, apeurée.

— L'analogie de la pièce avec le cas Gaynor, votre sympathie pour Gérald qui fait que vous voulez retirer la pièce du théâtre, la similitude des caractères imaginés avec les personnages réels. Comme preuve à l'appui, il publiera la lettre de Liliane à Stanley. Tout cela, évidemment, à la louange de Gaynor, victime et dupe. Mais puisque votre ami ne veut pas de publicité, cette perspective va vous consterner. Je ne sais comment sortir de cet imbroglio et j'ai la tête perdue à votre sujet.

— Je vais conférer immédiatement de toutes ces nouvelles avec M. Gaynor, dit Val, les lèvres sèches. Il aura peut-être une idée. Je vous téléphonerai dans la soirée.

— C'est cela, dit Fred.

Valentine revint dans le hall pour gagner l'ascenseur, mais s'arrêta, intimidée, en voyant Gérald debout devant l'escalier, et auprès de lui son secrétaire Stanley et une belle dame blonde fort élégante, que la jeune fille identifia aussitôt, d'après ses portraits et ses souvenirs personnels, avec Liliane Barstow.

Gérald aperçut la jeune fille et lui fit signe de s'approcher :

— Je vous présente Mrs. Barstow, dit-il, que vous avez refusé d'interviewer pour le *Courrier de Driffield*, il y a cinq semaines, refus qui vous coûta votre situation, chère Valentine, et vous amena à Londres où je vous rencontrai pour mon bonheur.

Val considérait Gérald avec des yeux agrandis. Il y avait sur son visage une expression sévère

qu'elle ne lui connaissait pas. Une expression de justicier. Allait-il faire part à son ex-femme de ses sentiments pour sa nouvelle fiancée? Cela ne lui ressemblait pas. Que s'était-il passé?

L'explication ne se fit pas attendre.

— Comme je m'apprêtais à prendre l'ascenseur, dit Gérald, j'entendis derrière ce palmier, alterner deux voix connues. Je saisis, malgré moi, certaines phrases qui me stupéfièrent, puis toute une conversation qui m'édifia.

« Vous aviez raison, Val, votre intuition avait deviné juste. J'ai été ignoblement joué par une femme perfide que je croyais seulement imprudente et légère et qui était bien pire. J'ai été dupé aussi par un vulgaire escroc, et par un homme en qui j'avais mis toute ma confiance : M. Herbert Stanley. »

Une grande joie inonda le cœur de la jeune fille. Elle ne s'était pas trompée. Gérald avait été la victime d'une odieuse machination. Malgré le chagrin que Gaynor devait ressentir de s'être leurré sur le compte d'une femme jadis aimée, Valentine était contente que ses yeux se fussent enfin ouverts. La situation était nette.

Gérald reprit :

— Je savais déjà que Madame avait touché de la Société métallurgique anglaise (soi-disant pour me convaincre de donner mon option à cette société), une grosse somme que je remboursai à l'époque (toute ma fortune personnelle alors y passa), mais je viens de découvrir bien autre chose. Madame prétendit alors avoir perdu cette somme au jeu. Il n'en était rien. Elle la confia à son complice Barstow, qui devait la faire fructifier. De même

pour les bijoux que je lui avais donnés jadis, notamment pour le collier de scarabées bleus, le tout représentant plusieurs millions. Madame prétendait les avoir vendus pour acquitter ses dettes de jeu. Elle mentait alors! Liliane avait confié tout simplement ses bijoux à Barstow pour qu'il les lui gardât. Il n'eut donc pas à les racheter par la suite. Liliane agit ainsi pour n'avoir pas à mettre momentanément ses bijoux en gage, pour n'avoir pas le contre-coup de mes embarras financiers, embarras où m'avaient mis ses folles prodigalités. Une banale escroquerie, en somme, dont j'ai été la dupe.

« Vous étiez au-dessous de la vérité, Valentine, dans votre pièce. Les personnages que vous avez imaginés sont des agneaux en comparaison de ces chacals.

« Je pourrais faire envoyer M. Herbert Stanley au bagne pour avoir imité ma signature et signé de faux chèques et touché, avec la complicité de Barstow, soi-disant pour moi, en réalité pour Liliane, un pot-de-vin déshonorant de la Société métallurgique anglaise. Mais j'épargnerai ces bandits par pitié pour celle qui porta autrefois mon nom. »

Liliane lança vers Gérald un regard de haine féroce. Si un regard pouvait tuer, Gérald fût tombé raide mort.

— Nous pourrions aussi livrer à l'indignation publique les tristes héros de cette banale escroquerie en laissant jouer votre pièce dans toute sa véracité cruelle, Valentine, mais je ne rendrai pas le mal pour le mal. Partez, Liliane, emmenez votre complice. Que je ne vous revoie jamais.

Votre remords sera votre châtiment. Puissiez-vous vous amender un jour. Il en est temps encore.

Liliane contempla Gérald un moment avec une inexprimable expression de fureur dans laquelle elle engloba Valentine. Puis elle prit le bras de Stanley, qui, effondré, incapable de trouver un mot pour sa défense, toute sa superbe tombée, semblait une loque humaine.

Liliane, crânant encore, sortit la tête haute.

— Dire que j'ai aimé cette malheureuse! murmura tristement Gérald.

— Ne songez plus à elle! supplia Val, apitoyée.

Il prit la jeune fille dans ses bras sans se soucier des curieux et la serra tendrement contre lui.

— Ma fiancée chérie! dit-il avec ferveur.

— Gérald, dit-elle toute joyeuse. Fred consent à modifier notre pièce, mais un reporter a mis la main sur le manuscrit actuel et sur une lettre de Liliane à Stanley attestant la complicité de Stanley avec votre ex-femme. Il y aura des indiscrétions dans la presse, des potins absurdes...

Gérald eut un geste fataliste. Il fit monter Valentine dans l'ascenseur et pressa le bouton.

— Qu'importe, dit-il, ce que diront les gens, si vous me restez! Je compte bien fausser compagnie à l'Angleterre et vous emporter, dès que nous serons mariés, dans ma solitude canadienne. Y consentez-vous, Valentine chérie?

— Gérald, je vous suivrai au bout du monde.

— Cela ne gênera pas trop votre carrière?

— Ma carrière? répéta-t-elle, étonnée.

— Votre carrière littéraire de femme de lettres et d'auteur dramatique?

Elle eut un rire plein de gaieté.

— Je dis adieu pour toujours à la littérature, dit-elle ; je lui garde rancune des émotions qu'elle m'a données. Voyez-vous, Gérald, je n'avais pas plus la vraie vocation d'écrivain que vous n'aviez celle d'homme politique. J'étais devenue romancière par amour pour vous. Par amour également pour vous, Gérald, je cesserai de l'être. Je préfère, à l'avenir, être fermière au Canada que romancière à Londres, et je n'aurai plus d'autre souci que de vous rendre heureux.

Bouleversé d'une joie très douce, qui le payait de toutes ses souffrances passées, Gérald regarda Valentine au fond des prunelles, et, se penchant tendrement vers sa fiancée, il l'embrassa passionnément.

FIN

Editions et Imprimerie de Montsouris, Paris. — N° d'Edition, 283
N° d'Impression, 680. — 3e trimestre 1949

Mon Ouvrage

Le Journal
de tous les Ouvrages de Dames

BRODERIES — JOURS
CROCHET — TRICOT
DÉCOR DE LA MAISON
ETC...

paraît régulièrement :
Un Numéro par mois.

Demandez-le à votre marchand
de journaux habituel.

Mon Ouvrage 1, RUE GAZAN PARIS • XIV

publie les

MEILLEURS

ROMANS

ÉDITIONS DE MONTSOURIS

1 • RUE GAZAN • PARIS • XIV